VOLUME VI. — WINNIPEG, MANITOBA, JEUDI, 26 DECEMBRE 1918 — NUMERO 32

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $2.00
Union Postale $2.50



LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones Garry 4264-4265

BONNE ET HEUREUSE ANNEE

A ses amis on fait des voeux à l'époque des fêtes. A nos abonnés donc, bonne et heureuse nouvelle année!

L'année qui va bientôt se perdre dans l'éternité a été une année de tristesse. Un rayon de soleil est venu dernièrement percer les nuages épais amoncelés au firmament des nations depuis quatre ans. Ce rayon d'espérance a été salué par un transport de joie; c'était la paix!!

Mais voici que l'angoisse étreint de nouveau les âmes; à la guerre a succédé l'épidémie!

Mais pourquoi donc, ô Dieu, car vous êtes le Maître, et rien n'arrive sans votre permission?

C'est que le monde, chrétien de nom, mais guère de fait, a oublié la profonde signification de la parole de l'Ange venu sur terre pour annoncer au monde la naissance de son Sauveur:

"Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté."

De Bonald a dit:

"La Révolution qui a commencé par la Déclaration des Droits de l'Homme, ne finira que par la Déclaration des Droits de Dieu."

Et c'est parce que les peuples s'acharnent à ne pas reconnaître les Droits de Dieu que la paix des coeurs, pas plus que celle des sociétés, ne semble vouloir marcher de pair avec la paix faite entre les belligérants sur les champs de carnage.

Respect des Droits de Dieu dans l'âme de chacun de nos abonnés, tel est le souhait que nous formulons pour eux en cette saison des souhaits joyeux. Ce respect des Droits de Dieu ne va pas sans une certaine lutte, mais cette lutte doit nous assurer le bonheur éternel; voulue de Dieu, elle ne peut pas être trop lourde pour l'homme, puisque l'Enfant de Noël devenu prédicateur a proclamé hautement que *"son joug est doux et son fardeau est léger."*

Respect des Droits de Dieu sur les familles, tel est le second des souhaits que nous formulons. C'est pour l'avoir oublié qu'un grand nombre de familles ont vu la franche cordialité disparaître du foyer pour faire place à ce vaste désenchantement qui ne manque jamais d'envahir l'âme qui a préféré le plaisir au devoir. On a manqué de la véritable bonne volonté qui doit se prouver par les actions; on a oublié de rendre gloire à Dieu au plus haut des cieux, et la paix s'est envolée pour ne plus reparaître.

Respect des Droits de Dieu dans les sphères gouvernementales: voilà notre troisième souhait. Le Saint-Père demande des prières publiques pour les représentants des nations qui siègeront au prochain Congrès de la Paix, et, grand Dieu, qu'ils en ont besoin!

La Révolution menace le monde; elle a éclaté en certains endroits, et déjà les peuples, trompés par ses vaines promesses de bonheur, ont goûté à l'amertume de ses fruits. D'autres nations se préparent au même sort; il n'y a qu'un remède sûr contre ces maux qui menacent le monde: reconnaître les Droits de Dieu.

Les diplomates de Versailles seront-ils des marchands en quête d'avantages financiers, ou des hommes d'ordre soucieux du bonheur des peuples? Ils le prouveront par le cas qu'ils feront des Droits de Dieu et du droit naturel, qui n'est qu'une application sur terre des Droits de Dieu.

Les voir respecter ces droits, être témoins qu'ils en font les pierres d'assise des fondations du nouveau temple de la paix qu'ils veulent construire, tel est le voeu que nous formulons. Il est pour notre bien aussi, car nous ne pouvons pas ne pas sentir les terribles contre-coups de l'action de ceux qui nous représenteront là-bas.

COLONISATION

Les articles de Monsieur le Curé de Saint-Adolphe aux journaux de la province de Québec lui ont valu bon nombre de lettres en réponse. Nous en publierons quelques-unes sans y mettre de signature, n'ayant pas demandé la permission aux correspondants de publier leur nom.

Nous donnons le texte comme il est, sous réserve de faire plus tard nos remarques. Nos lecteurs seront peut-être poussés à faire les leurs, et si elles sont de nature à promouvoir les intérêts du mouvement au Manitoba, nous les publierons avec plaisir. Ce que nous voudrions provoquer par la publication de ces lettres, ce n'est pas tant l'écriture que l'action.

Ne ferions-nous que pousser quelques-uns de nos cultivateurs les plus prospères à se mettre en relation avec des parents ou des amis du Bas-Canada, que nous serions amplement récompensés de la publicité que nous donnons à ces correspondances.

Rév. M. J.-P. Gagnon, Ptre. Curé,
Saint-Adolphe, Man.

Révérend Monsieur,

En terminant la lecture de votre lettre du 16 courant, sur le Devoir, je regarde, je fouille ma petite réserve de brochures de colonisation, fournies par le Département d'Agriculture de Québec, le Rév. M. Mélançon de Balmoral, Ristigouche, N. B., le Rév. M. Côté de la Vallée et autres Missionnaires Agricoles qui me font l'honneur de croire que je puis coopérer avec eux en prêchant avec eux le retour à la terre, je cherche, dis-je, une brochure, une carte de notre Manitoba, et je ne trouve rien. Cependant, je suppose que le Département de l'Agriculture du Manitoba fait la distribution de cartes et brochures de propagande?

Seriez-vous assez bon, Révérend Monsieur le Curé, de me dire si le gouvernement de votre province distribue gratuitement des brochures ou des cartes indiquant les endroits à coloniser? Tous ne lisent pas vos lettres si intéressantes et si suggestives! Vos lettres ont-elles été publiées en brochure ou le seront-elles? Quelle belle brochure d'Action Sociale, d'Action Catholique et d'Action Agricole à distribuer dans nos campagnes, me dis-je en parlant à moi-même! Je me dis aussi que le nombre est plus grand qu'on ne le croit qui attendent un bon conseil pour devenir meilleur et plus utiles à la communauté.

En contact journalier avec le monde agricole et autre par état, j'ai peut-être pu faire quelque bien en distribuant de la littérature appropriée aux besoins de notre temps. J'ai peut-être pu aider à attacher au sol quelques découragés? Je voudrais faire plus. Des centaines de fils d'agriculteurs engouffrés dans les manufactures d'obus des villes nous arrivent, dont plusieurs nous ont demandé du travail à cette Station Expérimentale. D'autres nous reviendront. N'y en aurait-il pas pour vous aussi de ce nombre? je me demande. Avec des renseignements plus précis sur votre région à coloniser, nous pourrions peut-être servir votre cause avec plus de succès en parlant au public agricole comme nous avons quelquefois ordre de le faire aux Stations Expérimentales et au dehors.

Ne voyez en moi qu'un agriculteur aimant passionnément son état, pauvre mais très confiant dans la bonté de Dieu, peu doué mais courageux. Donnez-moi adresses ou indications utiles pour me procurer les renseignements désirés. En reconnaissance de votre bonté, je prierai Dieu pour vous et pour votre oeuvre.

Votre très respectueux et très dévoué serviteur.

* * *

Ottawa, 10 décembre 1918.

Cher Monsieur,

J'ai lu votre lettre sur la colonisation. Elle est très intéressante; elle vous attirera peut-être quelques lettres, mais des colons?

Pour avoir de ces derniers, il vous faut les prendre par la main et les placer là où vous leur montrerez la terre promise. Je suis toujours à me demander comment il se fait que le clergé canadien-français, les évêques en tête, ne forment pas une organisation pour fournir à l'Ouest ou à l'Ontario, où chaque lopin de terre pris est autant d'enlevé à l'ennemi, des colons. Pour moi, un Canadien-français établi dans l'Ontario ou l'Ouest en vaut cinq ou plus dans le Québec. Je crois qu'un bon moyen de propagande serait d'avoir, imprimé sur l'endos de votre papier à lettre, les endroits où il y a des Canadiens-français d'établis et des terres à acheter ou à prendre: aussi des bureaux où un groupe s'occupe de colonisation; encourager les gens de chez vous à écrire à leurs parents et amis de l'Est sur le papier indiqué.

Pour un laïque, il n'est pas compréhensible que les curés de la province de Québec ne dirigent pas plus de colons chez vous, surtout quand ils voient le grand nombre des grosses familles qui seront forcées de partir, vu que leurs terres sont trop petites. Pourquoi ne pas encourager ces gens avant que les enfants ne commencent à partir eux-mêmes pour les villes.

Votre très obligé.

INDEMNITE DE GUERRE

De l'aveu général, notre dette nationale atteindra et dépassera tout probablement deux milliards. C'est fantastique et renversant pour un pays comme le nôtre qui n'a pas huit millions d'habitants, éparpillés sur un territoire presque aussi grand que l'Europe, encore tout neuf et qui requiert d'énormes capitaux pour être mis en valeur. Déjà, et pour faire face aux frais de guerre et pour amortir et payer la dette qui s'accumulait, on nous a lourdement taxés. Et ce n'est qu'un début. Nous aurons à payer sur tout, par tous les modes imaginables, directement et indirectement, — à moins que l'Allemagne ne nous paye une indemnité. Il faut bien l'avouer, maintenant que disparaît la fumée de la bataille, le Canada s'est saigné à blanc et la paix ne lui amène aucun des marrons au feu. Il a bien aidé à les tirer du feu, mais ce sont les gros bonnets qui vont les croquer. Mais tous ne l'entendent pas de cette façon, et déjà, — dans les milieux anglais, cela s'entend, — l'on proteste et réclame.

M. T.-R. Preston, ancien commissaire de l'immigration, a attaché le grelot. Du coup la presse anglaise s'est emparé de la question, se scindant en deux camps. Les uns, comme le *Statesman*, de Toronto, tiennent pour l'indemnité; d'autres, tel le *Weekly Sun*, de Toronto, ne prisent aucunement les idées de M. Preston. Citons l'un et l'autre; nos lecteurs pourront juger de la complexité du problème et de la liberté avec laquelle on le peut discuter quand on a le bonheur d'être de la presse anglaise. Le *Statesman* et le *Weekly Sun* se permettent des commentaires qui parus d'abord dans la presse canadienne-française, auraient provoqué de fortes récriminations, de bruyants rappels au loyalisme.

Voici les deux thèses en conflit:

"Doit-on forcer l'Allemagne à payer au Canada une indemnité de guerre?" Tel est le titre d'une brochure sensationnelle que vient de publier M. T.-R. Preston. Les dépenses de guerre du Canada ne seront guère au-dessous de deux milliards (soit dix milliards de francs), quand on aura pourvu adéquatement aux pensions. Les débours exigés par l'intérêt et le fonds d'amortissement comporteront une taxe si forte, par tête de la population actuelle, qu'on ne pourra la solder que par une grande augmentation de la population et le développement de nos immenses ressources au moyen du travail étranger. Le Canada ne peut donc se permettre d'être généreux en matière d'indemnité. Non seulement l'ennemi doit être forcé de payer la dépense encourue par le Canada, mais il faudra aussi demander à la Grande-Bretagne de rendre compte de la taxe impériale imposée aux Canadiens pendant la guerre. Quand celle-ci éclata, la Grande-Bretagne réquisitionna tous les navires canadiens. Un protêt d'Ottawa amena le retour de quelques-uns d'entre eux. Combien battent encore le pavillon de l'Amirauté, nous n'avons aucuns moyens de nous en assurer. Il suffira de dire que tandis qu'avant la guerre le thé était importé au Canada au taux de deux sous la livre pour le fret océanique, aujourd'hui ce fret est de seize sous la livre. Le transport se fait par les navires britanniques, qui sont forcés d'accepter le tarif de quatre ou cinq sous imposé par le livre bleu, et la balance de seize sous la livre, sur le thé consommé et payé par les Canadiens, va dans le Trésor britannique.

"Ceci, bien entendu, est une invasion de nos droits autonomes, et il faudra ajuster cet item, quand viendra le règlement de nos relations financières avec la Grande-Bretagne pendant la guerre. Comme le remarque M. Preston: "la distribution de titres et d'honneurs a coutume de servir de baume sur l'orgueil du Canada, quand les intérêts impériaux exigent que le Dominion porte le poids de sacrifices particuliers." Au moment où les Petits Canadiens d'ici et les Super-Impérialistes des Iles britanniques complotent pour induire le Canada à prendre une part de la dette de guerre de la Grande-Bretagne et à mettre nos ressources naturelles à la disposition de l'Empire, il n'est pas trop tard, pour un pays de huit millions d'habitants, de se rendre compte que, loin de nous inciter à contribuer à la taxe impériale, notre dette de guerre nous charge d'une écrasante responsabilité qu'il est du devoir de notre gouvernement de transporter sur les épaules de l'ennemi. Avec une population de soixante millions, l'Allemagne est bien capable de nous indemniser pour nos frais de guerre. Nous désister de toute réclamation en dommages, c'est établir un mauvais précédent. Tous les pays alliés, à l'exception des Etats-Unis, demandent une compensation territoriale. Quel profit rapporteront au contribuable canadien l'annexion de l'Egypte par l'Angleterre ou l'extension de l'influence britannique dans l'Asie Mineure?"—The Statesman.

"M. Preston, commente le Weekly Sun, *soulève, dans une autre colonne, la question nouvelle d'exiger de l'Allemagne une compensation pour nos dépenses de guerre. Il nous semble que si l'Allemagne paie le Canada, elle devra aussi payer tous les autres membres de l'Entente, en même temps qu'elle réparera le dommage causé dans les pays envahis. Comme on accaparerait ainsi probablement toutes ses richesses, il s'ensuit que, selon toutes apparences, c'est une impossibilité matérielle et économique. Au plus pourrait-elle nous compenser par des concessions de territoire; mais personne ne croira que le Canada se trouverait dédommagé par l'acquisition d'un Etat ou d'une dépendance en Europe. Le principe sur lequel pourrait s'appuyer une telle demande de notre part reste obscur. L'Allemagne alléguerait qu'elle n'a pas attaqué le Canada, et le Canada dirait qu'il est allé secourir sa mère patrie. Dans ce cas, d'après les principes du droit, le Canada ne pourrait faire reconnaître une action en dommages, et nous soupçonnons que s'il essayait, il en serait pour ses frais. Mais il y a un autre obstacle à cette réclamation du Canada: c'est qu'il n'y aura personne pour la faire valoir, en d'autres termes, que la voix du Canada ne se fera pas entendre à la conférence de la paix. Au seuil de la conférence, nos prétentions au rôle de nation, nos droits égaux avec l'Angleterre comme nation s'évanouiront. Les plénipotentiaires assemblés ne connaîtront pas le Canada, ni les autres nations-soeurs de l'Empire britannique, mais seulement le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Si M. Borden est admis à la conférence, ce sera comme représentant de la Grande-Bretagne et non du Canada, et il est difficile de croire qu'une fois admis à ce titre, il ait un autre mandat que celui de la Grande-Bretagne. Il votera au commandement de la Grande-Bretagne. Il semble, par conséquent, exact de dire qu'il pourrait tout au plus se faire l'avocat des réclamations canadiennes auprès des hommes d'Etat britanniques, et cela en dehors de la conférence de la paix. Insistera-t-il pour qu'on appuie les rêveries de Wilson ou pour s'y opposer?*—Weekly Sun.

FAITES DE MEME

Les nôtres de la municipalité de Lorne viennent de donner un fier exemple au groupe français du Manitoba. Sans hauts cris, sans beaucoup de bruit, mais agissant comme des hommes fiers, des citoyens conscients de leurs droits, ils ont enlevé tous les sièges des divers quartiers de la municipalité, et pardessus le marché, ont élu le préfet.

Bravo! Nos félicitations! Que les autres fassent de même!

Si nous ne voulons pas passer pour des inférieurs aux yeux de nos concitoyens de langue anglaise, ne leur cédons jamais un poste représentatif, quand notre nombre nous donne le pouvoir de le prendre. Avec notre mentalité française, on peut parfois interpréter la chose comme un acte chevaleresque; pour nos amis de langue anglaise, c'est une marque d'infériorité, et sitôt élus, ils nous le feront sentir.

Au début, les nôtres étaient une minorité dans Lorne, augmentant graduellement, sans recevoir cependant de secours de l'étranger; ils virent à balancer le vote, et les voilà maintenant les maîtres. A quand maintenant le changement de représentant à l'Assemblée législative du Manitoba? Nous croyons que les nôtres peuvent s'assurer de ce siège à la prochaine élection; qu'ils ne manquent pas de le faire.

Sachons comprendre l'importance d'élire nos meilleurs hommes aux postes de commissaires d'écoles, de membres des conseils municipaux, de préfets des municipalités et de députés aux parlements. Ne laissons jamais l'esprit étroit de parti politique envahir les choses municipales, pas plus que scolaires, et quand il s'agira d'élire un député, sachons examiner le programme du chef et ses actes passés; puis votons comme des hommes intelligents qui savent donner une signification à l'exercice du droit de vote, qui est une des plus nobles prérogatives du citoyen.

Envoyons paître le rouge et le bleu; votons rouge ou bleu selon que ceux qui se présentent à nous pour être élus méritent d'être honorés de la confiance ou punis pour leurs actes publics passés. A ce compte nous serons respectés, et notre influence se fera sentir pour notre protection. La crainte des électeurs intelligents qu'on n'achète pas comme des veaux est le commencement de la sagesse pour les petits tyrans.

LE FRANCAIS EN SASKATCHEWAN

La législature de la Saskatchewan statue actuellement sur l'enseignement des langues dans ses écoles. Son projet, déjà, au moment où nous écrivons ces lignes, voté en seconde lecture, sera probablement loi quand la *Liberté* parviendra à ses lecteurs. L'agitation scolaire en Saskatchewan, date de plus d'un an. On n'a sans doute pas oublié cette célèbre convention des commissaires d'écoles où la question fut débattue de si douloureuse et de si peu harmonieuse façon. Depuis, tout un groupe n'a cessé de réclamer avec virulence l'abolition, dans les écoles de la Saskatchewan, non seulement de l'enseignement des langues étrangères; russe, allemand, ruthène, mais aussi du français. Le gouvernement vient de faire sa réponse aux agitateurs. De loin, il est difficile d'envisager la question sous tous ses aspects. Ceux-là qui sont sur les lieux, ceux-là qui sont directement en cause et dont les intérêts les plus chers sont en jeu, voient nécessairement mieux et plus juste que nous. Aussi les suivrons-nous. Au tout premier rang se place notre vaillant confrère de Prince-Albert, le *Patriote*. Que pense-t-il du projet du gouvernement ainsi conçu?:

"L'article 177 de la Loi scolaire, chapitre 23 des Statuts de la Saskatchewan, 1915, est par les présentes rappelée et il y est substitué ce qui suit: Dans toutes les écoles, l'enseignement se donnera dans la langue anglaise et aucune autre langue que l'anglais ne sera enseignée pendant les heures de classe dans aucune école de la province, sauf tel que stipulé ci-dessous.

"Quand le bureau d'un district scolaire le désire et adopte une résolution à cet effet, la langue française peut être enseignée comme matière de classe pendant une période n'excédant pas une heure par jour et fera partie du cours scolaire. Cet enseignement comprendra la lecture française, la grammaire française, la composition française."

Voilà le texte tel que le connaissait le *Patriote*. D'après les dépêches de Regina aux quotidiens de Winnipeg, on y aurait ajouté qu'on pourra user de la langue française au cours de la première année d'école d'un enfant de langue française.

En deux mots, le nouveau projet du gouvernement supprime dans les écoles de la Saskatchewan l'enseignement de toutes langues, autres que l'anglais et le français. Il est encore assez difficile de dire quelle part, dans la pratique on fait au français. Le *Patriote*, bien en position de savoir à quoi s'en tenir, écrit, en sous-titre de sa correspondance parlementaire: "Le projet du gouvernement favorise l'enseignement du français."

Nul doute que le prochain numéro du *Patriote* nous apportera plus de détails sur la situation exacte que ce projet fait au français dans les écoles de Saskatchewan. Nous nous empresserons de communiquer à nos lecteurs cette information de toute première source et qui ne saurait ne pas être précise et au point.

L'HON. MOTHERWELL

L'honorable Motherwell a cessé de faire partie du cabinet libéral en Saskatchewan. Tous, en Saskatchewan, s'accordent à reconnaître ses mérites et à regretter son départ. Nos compatriotes de là-bas perdent en lui un sincère ami. Aussi M. Donatien Frémont écrit-il, dans le *Patriote*, qui consacre tout son premier article à M. Motherwell, que: "Les Franco-Canadiens, auxquels il a toujours été sympathique, le voient avec peine abandonner son portefeuille. Ils savent néanmoins que même simple député, il continuera de servir efficacement les idées saines et larges qui ont toujours trouvé en lui un défenseur."

LE NOUVEAU COLLEGE DE GRAVELBOURG

Le nouveau collège de Gravelbourg vient d'ouvrir ses portes. L'entrée des élèves a eu lieu le 10 décembre. Il y a déjà soixante inscrits. C'est un réconfortant résultat, surtout si l'on tient compte que l'influenza fait encore rage en Saskatchewan. Trois classes préparatoires au cours commercial et au cours classique ont été immédiatement établies. On y donne en même temps des cours d'éléments latins, de méthode, de versification et de belles-lettres. Tous les élèves sont canadiens-français et l'enseignement est entièrement à base française. M. l'abbé C.-N. Deslandes, anciennement de Saint-Boniface, est supérieur du nouveau collège.

LE COIN DES DAMES

DING! Dong! Ding! Cloches sonnez, voici Noël, et qu'à nos voix notre pensée se dirige d'une impulsion naturelle vers la crèche de Jésus. Cet enfant que nous contemplons est la grande lumière qui éclaire le monde; celle que Dieu répand sur les âmes de bonne volonté. Malgré son extrême indigence, Il est le Tout-puissant. Venez, semble-t-il dire à ceux qui manquent de pain et à ceux que la douleur inonde; venez, je vous aiderai et je sècherai vos pleurs avec l'espérance du ciel. Oui, sonnez, cloches de Noël, appelez-nous tous vers Dieu fait homme, afin qu'Il divinise tout: nos bonheurs, nos peines, nos sourires et nos larmes.

Noël! C'est le jour de la joie par toute la terre, et cette année plus que jamais nous saluons cette fête avec de l'allégresse plein le coeur, car elle nous apporte, avec la paix, le triomphe et la victoire.

Noël, c'est la fête familiale par excellence. Les familles se réunissent; les liens d'affection se resserrent; tous les coeurs sont joyeux, car c'est la fête des petits et c'est la fête des grands. Quel plaisir de préparer l'arbre de Noël avec ces bougies rouges, roses, vertes, blanches et bleues; suspendre aux branches les tambours, les flutes, le cheval de bois, les poupées qui feront les délices des petits et les boites de surprise pour les grands.

Noël! Quel jour miraculeux pour les enfants! On les dirait soulevés par l'émotion. C'est si bon de voir leur joie enfantine, d'entendre leurs cris de reconnaissance pour le petit Jésus qui daigne descendre par la cheminée avec toutes ces jolis choses. Devant ce spectacle innocent, nous aimerions à redevenir enfant; nos yeux se mouillent d'attendrissement et nous disons avec les petits: Que c'est beau, Noël!

Chaque pays a pour la Noël ses usages et ses traditions. En France, cette fête était autrefois une fête nationale. De là, l'origine de ces vieux chants de Noël. La veille de ce grand jour, les travaux étaient suspendus. On se rendait à la demeure des ancêtres. Là, on plaçait dans une immense cheminée, la bûche de Noël que représentait le quart ou la moitié d'un arbre. Tout le monde se mettait à genoux, et jeunes et vieux priaient Dieu de bénir la famille et la maison. Puis, le plus vieux allumait avec respect la bûche dont le premier pétillement donnait le signal de commencer les chants:

"Les Anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux
Et l'écho de nos montagnes,
Redit ce chant mélodieux:
Gloria in excelsis Deo,"

Noël languedocien.

"Sachez donc bien la nouvelle
Qu'on vous publie tant
Un Dieu descendu du ciel
Pour se faire enfant compère,
Pour se faire enfant.

"As-tu regardé son père?
Mon Dieu qu'il est vieux!
Il a la plus belle mère
Que jamais j'ai vue
Que jamais j'ai vue, compère
Que jamais j'ai vue.

Noël ardennais.

En Alsace l'arbre de Noël est en grand honneur. On place dans la plus belle chambre de la maison un jeune sapin orné de rubans, de noix dorées, de dragées, de jouets et d'oranges pour les enfants.

En Normandie, les indigents viennent à l'heure du réveillon, et la porte leur est ouverte de grand coeur. Ils ont le droit de se chauffer à la bûche de Noël et une distribution de vivres leur est faite.

En Bretagne, on laisse sur une table pendant toute la nuit de Noël une part pour les morts. Cette coutume montre bien le culte passionné qu'ont ces admirables bretons pour leurs disparus.

Il est impossible de parler de Noël sans penser à ceux qui n'ont pas le nécessaire pour fêter cette grande fête au logis. En ce jour, anniversaire de Celui qui a apporté au monde, en naissant, une religion de charité, nous devons faire la part du pauvre pour qu'un rayon de bonheur illumine ce jour.

GERTRUDE.

DES AILES

Des ailes! pour voler jusqu'au palais des anges,
Dans l'infini, partout, dans le firmament bleu!
Des ailes! pour quitter ce monde plein de fanges;
Des ailes pour voler plus près de vous, mon Dieu!

Des ailes! pour voler aux horizons des flammes,
Des célestes amours désaltérer nos coeurs!
Des ailes! pour revoir le berceau de nos âmes,
Vague et cher souvenir d'ineffables bonheurs!

Des ailes! pour voler bien loin de notre terre,
Loin du deuil, de la mort, loin des noirs ouragans!
Des ailes! pour porter mes pleurs et ma prière
Au bon Dieu de ma mère et des petits enfants!

Des ailes! pour quitter nos misères profondes!
Des ailes! pour aller où finit la douleur!
Des ailes! pour aller au-delà de nos mondes!
Des ailes! pour savoir où poser notre coeur!

Des ailes! pour voler vers l'étendue immense
Où déjà sont montés tant de morts bien-aimés!
Des ailes! pour voler où s'enfuit l'espérance,
Où germent les bonheurs sur la terre semés!

Des ailes! pour aller à la plage bénie
Où pour jamais enfin la tempête s'endort!
Des ailes! pour voler au-dessus de la vie!
Des ailes! pour voler au-delà de la mort!

Des ailes pour mon coeur, des ailes pour mon âme,
Captifs impatients du bonheur éternel!
Des ailes! pour aller où le jour prend sa flamme!
Des ailes! pour voler, Seigneur, à votre appel!

LOUIS VEUILLOT.

DEUX NOELS

Immobile sur son oreiller blanc, le pauvre enfant ouvrait de grands yeux que dilatait l'angoisse. Sa bouche mi-close laissait passer à peine, dans un effort constant, le peu de souffle qu'étaient capables d'exhaler encore ses poumons congestionnés.

Debout, près du petit lit, une femme endurait le supplice des mères qui sentent la vie échapper à leur enfant.

Le médecin venait d'entrer. Il appliqua longuement son oreille contre la mince poitrine haletante et ne murmura qu'un mot:

— Mauvais!

— Il est donc perdu? gémit la malheureuse en joignant les mains.

— Je ne dis pas ça, Madame. Son cas est grave, mais tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir... On ne sait jamais... Le mieux peut se produire ce soir ou demain... Allons! courage... Je reviendrai.

Le docteur regagnait sa calèche sur la route quand le curé, prévenu de son passage, accourut au-devant de lui.

— Eh bien! docteur, comment l'avez-vous trouvé?

— Perdu, le pauvre enfant! Bronchite capillaire, consécutive à la rougeole. On n'en réchappe jamais.

— Pauvre mère! Le lui avez-vous dit?

— Non! Elle n'a que trop le temps de le voir.

— Adieu, docteur, je cours l'encourager.

Et pendant que la voiture emportait l'homme de l'art vers d'autres misères, le prêtre franchissait le seuil de l'humble demeure, où un enfant de six ans agonisait sous les yeux d'une jeune veuve...

— Ah! Monsieur le Curé, s'écria-t-elle, le visage inondé de larmes, j'ai tout compris. Le bon Dieu seul peut me le guérir. Mais il me le guérira. Il ne peut pas me le prendre un jour de Noël, n'est-ce pas?

— Oui, ma fille, ayez confiance en Celui qui ressuscita le fils de la veuve de Naïm.

Soudain, se redressant, comme saisie d'une inspiration subite:

— Monsieur le Curé, implora-t-elle, rendez-moi un service. Remplacez-moi, s'il vous plait, quelques minutes. Il faut que j'aille parler à l'Enfant Jésus. Je veux l'*intéresser* à guérir mon petit.

Et, dans sa foi profonde, elle s'élança vers l'église, pour tomber, l'instant d'après, à genou devant la crèche.

* * *

Quand il revint le lendemain, suivant sa promesse, le docteur fut stupéfait. Au lieu d'un moribond, il retrouvait un convalescent.

— Comprends rien: marmottait-il. Plus de fièvre... inflammation des bronches tombée... respiration presque normale...

Le miracle avait eu lieu. Quinze jours plus tard, Théodore était sur pied.

A onze ans il fit sa Première Communion. Son curé le trouva si pieux, si intelligent, si volontiers l'apôtre et le modèle de ses camarades qu'il n'hésita pas à voir en lui des germes de vocation sacerdotale.

Lorsqu'il s'en ouvrit à la mère, pour lui offrir de faire commencer à l'enfant le latin:

— Monsieur le Curé, répondit-elle en souriant, il est vôtre. Je l'ai donné, il y a cinq ans à l'Enfant Jésus. Jugez si je puis le reprendre...

* * *

C'est Noël encore, mais un Noël de joie.

Dans la modeste église du village, faiblement éclairée par les cierges du sanctuaire, la Messe de Minuit vient de commencer.

Perdue parmi la foule recueillie dont s'est emplie l'antique nef, une femme pleure, mais elle les sent douces comme des sourires, les larmes qui coulent de ses yeux, et combien ardente monte la prière de son coeur reconnaissant:

— Mon Dieu, soupire-t-elle, je vous l'ai donné il y a vingt ans: je renouvelle mon offrande. Vous vouliez en faire un ange du paradis. Je vous demandai de le conserver ici-bas, d'en faire un ange de la terre, un prêtre qui sauve des âmes... Soyez béni, mon Dieu, de m'avoir pleinement exaucée. En le prenant à votre service, vous le conservez à ma tendresse... Il est votre ministre, il reste mon enfant... Mon Dieu, merci! Gloire à vous au plus haut des cieux!

Et voici qu'à l'autel un jeune prêtre, au même instant, entonne d'une voix émue le *Gloria in excelsis*. Assisté de son vieux curé, l'abbé Théodore célèbre sa première messe.

Guy Dauphiné.

BIBLIOGRAPHIE

L'Almanach Rolland, agricole, commercial et des familles, vient de paraître pour 1919.

Ne manquez pas de le lire! Vous y trouverez de nombreux et utiles renseignements religieux et civiques, commerciaux et agricoles.

C'est une véritable encyclopédie canadienne qui doit être dans toutes les mains.

En plus du point instructif, la lecture de cette brochure vous sera un agréable passe-temps; vous prendrez le plus vif plaisir aux délicieuses légendes et aux intéressantes histoires inédites qui y sont contenues et qui ont été écrites spécialement par nos auteurs canadiens.

Citons entr'autres:

Un coup de main aux avant-postes canadiens, par S. Clapin.

Vieux Souvenirs, par A.-D. DeCelles.

Les Cloches, par R. Girard.

"What's your name", par A. Bourgeois, etc.

Lisez tous l'Almanach Rolland; il en est à sa 53me année d'existence, c'est un brevet de succès!

Publié par la Cie J.-B. Rolland et Fils, 53, rue Saint-Sulpice, Montréal. Prix: 15 sous, franco; par la malle, 20 sous.

La vraie pilule pour le foie. — Un foie lourd veut dire un organisme en désordre, un cerveau affaibli et de la lassitude générale. Si on n'y porte pas remède, il y a bientôt débilité générale. Le meilleur remède pour stimuler le foie, c'est les Pilules Végétales de Parmelee. Elles ne comprennent que des substances végétales choisies avec soin et aucune autre pilule n'a leur qualité. Elles ne causent aucune douleur et ne répugnent même pas aux estomacs les plus délicats.

Under The Trustee Act

In the matter of the Estate of André Champagne, late of Richer Post Office, in the Province of Manitoba, Deceased.

All claims against the above estate must be filed with the undersigned at Richer Post Office, in Manitoba, on or before the sixth day of February A. D. 1919.

DATED at Winnipeg, in Manitoba, this 20th day of December A. D. 1918.

MAXIME CHAMPAGNE,
Executor of the Estate of the late André Champagne.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL

(S. Luc, II, 33-40)

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère: Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et il sera en butte à la contradiction des hommes (et votre âme même sera percée d'un glaive), afin que les secrètes pensées du coeur de plusieurs soient révélées. Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortait point du temple, et elle servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme, étant survenue à la même heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Quand ils eurent accompli tout ce qui était ordonné, par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

LE SCHISME DES ECHANCREES

Nous empruntons à un journal français, cette boutade spirituelle, que plusieurs ne liront pas sans profit.

Lettre à Madame X...

Dieu! Madame, quel tapage et quelle colère!

Les pauvres paperasses de mon bureau ont failli prendre feu au contact de vos lignes incendiaires... Votre plume d'ordinaire discrète et bienveillante, s'oublie jusqu'à l'injustice et trace des mots de révolte! Il est donc bien gros le crime commis par ce brave curé de chez vous? Je connais ce bon prêtre; il m'honore de son amitié, et je le lui rends de tout coeur. Qu'a-t-il donc fait de pendable pour que vous le traitiez de rustre, de personnage mal élevé, etc? Il vous a tout simplement refusé la sainte Communion, dimanche dernier.

Vous convenez, d'autre part, que vous étiez prévenue, puisque le délinquant, du haut de sa chaire, avait eu soin de lire certaine note émanant de l'archevêché de Paris, et reproduite, adoptée par la *Semaine religieuse* du diocèse.. Mais alors? Je ne comprends pas... ou plutôt je comprends trop bien. Vous avez pensé, Madame, que vous étiez au-dessus de la loi, et qu'on n'oserait pas vous appliquer la sanction annoncée... On a osé. De là, vos protestations et vos menaces! vous allez jusque là... vous parlez de schisme... "Si les chrétiennes de vôtre rang reçoivent de pareils affronts, elles n'ont plus qu'à se retirer... et ce seront ces prêtres aux idées étroites qui auront perdu la religion avec leurs procédés d'un autre âge... etc., etc."

Hélas! Madame, je crois bien que ce sont les mondaines de votre école qui sont en train de discréditer le catholicisme par leur sans-gêne tout à fait moderne...

Quelle satanée manie avez-vous donc de vous présenter à la sainte Table avec vos robes inachevées?

Il y a une tenue d'église, vous le savez bien. Elle n'a rien de commun avec la tenue de soirée ou de bal. De quel droit, je vous prie, voulez-vous apporter dans le saint lieu vos caprices et vos fantaisies? Est-ce vous, Madame, qui devez obéir à l'Eglise?... ou l'Eglise qui doit se plier à votre vouloir?

Comment! vous poussez l'obéissance jusqu'à l'aveuglement quand il s'agit de vous conformer aux ridicules tyrannies de la mode; et vous vous oubliez jusqu'à l'indiscipline devant les maternelles et raisonnables exigences de l'Eglise? Si vous étiez une vraie chrétienne, Madame, vous vous seriez inclinée très humblement devant la leçon qu'a dû, à son grand regret, vous donner votre curé. N'en déplaise aux théories modernes et modernistes, l'humilité fait encore et toujours partie du bagage obligatoire de la vie catholique; j'ajoute que la modestie est soeur de l'humilité. Et l'une et l'autre sont indispensables, Madame. En les défendant contre les agressions d'un sans-gêne qui a toutes les audaces, nous remplissons un devoir élémentaire et je regrette que vous déniiez ce droit, même à votre curé.

Quant à faire schisme,... n'y songez pas, Madame. Le ridicule n'a pas encore abdiqué en terre française, et on aurait vite trouvé le qualificatif qui distinguerait cette tentative de séparation: le schisme des *échancrées!*

Allons, Madame, ajoutez quelques centimètres aux étoffes souples et légères qui ont pour mission de vous préserver de l'air ambiant... et votre curé n'aura plus à sévir.

Présentez donc mes meilleurs souvenirs à ce cher curé; il doit être si malheureux, l'excellent homme, de vous avoir causé de la peine!

Je suis, Madame, après comme avant cette lettre et celle qui l'a nécessitée... votre bien dévoué serviteur.

M. B.

—*"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."*

LE CANADA HORS DU CANADA

Cher Lecteur,

— Voulez-vous faire un voyage?

— Oui!...

— Attention! Vous êtes prêt? Ce n'est ni en bateau, — crainte des sous-marins—ni en char, — on peut dérailler — ni en aéroplane — ce n'est pas encore assez sûr. — Fermez les yeux!.. Ca y est. Nous sommes arrivés.

— Où?

— A Canton, aux portes de la Chine. Nous allons y visiter des compatriotes.

Voyez-vous cet îlot, là-bas, herbeux et plat, sur lequel s'égrènent de petites baraques? C'est Shek-Lung un des champs d'apostolat de nos Soeurs de l'Immaculée-Conception, d'Outremont (Montréal). Dans cette île, elles luttent contre le diable et contre la lèpre.

Tenez! La chaloupe vient nous prendre. Embarquez.

L'île est juste au ras de l'eau. Elle est si basse que chaque printemps, quand la rivière monte, tout est submergé. L'an dernier, les pauvres lépreuses furent obligées de quitter leurs cabanes et de vivre en chaloupe ou de se retirer dans le dispensaire, construit sur la partie la plus élevée de l'île, qui elle-même fut partiellement envahie par l'inondation.

Nos religieuses sont là; 5 religieuses canadiennes-françaises pour soigner plus de 200 lépreuses.

"Soigner 200 lépreuses, c'est vite lu. Mais on n'imagine pas la somme d'héroïsme et d'abnégation que cachent ces quatre mots.

Elles — les cinq héroïnes — ne s'en doutent guère, non plus; mais nous, qui avons pu pénétrer un peu leur vie, nous qui savons ce qu'elles ont fait et font encore, à qui et comment elles l'ont fait, nous n'hésitons pas à les proclamer héroïques.

Ah! Notre-Seigneur ne s'est pas flatté quand il s'est comparé à un lépreux!

Ces malheureux sont de véritables cadavres ambulants, cadavres en putréfaction plus ou moins avancée. Leur corps se boursoufle ou se dessèche, dégoutte de pus ou s'étiole de consomption. Les oreilles s'allongent, le nez enfle, les lèvres grossissent affreusement, les yeux deviennent tout sanguinolents.

Ah! l'horrible spectacle d'une face humaine, rongée, souillée, bouleversée par la lèpre!

Plusieurs perdent la vue et l'ouïe; la paralysie en étreint des jambes; une après l'autre quelques-uns; à d'autres l'implacable maladie tord les membres. La pourriture envahit peu à peu les extrémités des bras et les phalanges tombent.

Si encore la lèpre venait seule! Mais non. La plupart du temps un odieux cortège la suit: phtisie, diarrhée, etc... La gale envahit fréquemment la peau du patient. Un irritant nuage de mouches bourdonne sans trêve autour de lui, attiré par l'odeur fétide de ses plaies.

Telle est la charmante compagnie de nos soeurs de Shek-Lung. C'est avec ces *balayures* du monde qu'elles vivent. Ces êtres que la mort ronge tout vivants, nos héroïnes les aiment à plein coeur, parce qu'en eux, la foi leur montre Jésus, qui s'est fait comme un lépreux pour nous.

Cette oeuvre a jailli du coeur du Père Conrardy, prêtre Liègeois.

Pendant qu'il était missionnaire aux Indes, il vit des lépreux, et fut profondément ému de leur pitoyable délaissement.

"Ils seront nos enfants", pensa-t-il.

Il s'adresse à Mgr Chaussé, évêque de Canton, et s'offre à servir ses lépreux. Mgr accepte avec empressement.

"Mais je n'ai pas un sou à vous donner, mon Père", dit-il au missionnaire.

"Pas d'argent? Je vais en trouver!"

Et le voilà qui court l'Europe et l'Amérique, et recueille, avec beaucoup d'humiliations, un petit capital. Ayant pris ses grades de docteur en médecine pour être plus utile à ses chers lépreux, il débarque enfin à Canton. C'était en 1907. Il avait alors 65 ans.

Bel âge pour commencer!

* * *

Dans la seule province du Sud, le Kouang-Tong, on compte environ 15,000 lépreux.

Ces malheureux sont mis au ban de la famille, du clan, de la société. Ils perdent tous leurs droits de citoyen, de père, d'époux, de fils. Leur nom n'existe plus: le prononcer serait un déshonneur pour la famille. Souvent le lépreux est hors la loi. Quand il tarde trop à mourir, ses proches le "suppriment" tout simplement. Au Nord de Kouang-Tong, un festin est offert à la victime en habit de fête. Elle avale un narcotique pour endormir la douleur, et clouée vivante en son cercueil, elle est aussitôt brûlée vive.

— Mais l'Etat ne fait donc rien pour ces malheureux?

— Ah oui! En 1912, l'autorité militaire fit creuser une vaste fosse, y accumula du bois arrosé de pétrole, traqua le lépreux de la ville de Nanning, les fit pousser dans la fosse, où ils furent fusillés à bout portant, et brûlés.

Même massacre en 1917 à Kouong-Hoi.

En 1914, n'eût été la crainte de la France, nos 700 lépreux eussent probablement été fusillés jusqu'au dernier sur leurs îles.

Il est vrai qu'une léproserie avait été construite près de Canton; là étaient parqués, dans une honteuse promiscuité, quelques centaines d'hommes, de femmes et d'enfants. L'Etat leur donnait à chacun le logement et "cinq sous par jour". Inutile de dire la saleté repoussante d'un pareil asile et de ses habitants; les pansements n'existaient pas, et l'état de toute cette multitude laissait loin derrière elle celui de Job raclant d'un tesson le pus sur son fumier, et gardant au moins l'espérance.

L'espérance n'existait pas à l'asile de Canton; aussi chaque semaine, des suicides: pendus, noyés, empoisonnés.

Telle était l'horrible misère que le Père Conrardy venait soulager.

* * *

Le P. Conrardy, ce vétéran, émacié, frêle, asthmatique, oublie son âge et toute prudence. Il part à la recherche des lépreux, entre dans leur taudis, les console, les soigne, leur rend les plus humiliants services; et s'acharne, entre temps, à l'étude du Chinois, grosse affaire pour une mémoire de 65 ans.

Bientôt, il achète une partie d'un îlot, près de Shek-Lung, y bâtit un pavillon pour les hommes, un autre pour les femme. Il s'y installe avec quelques douzaines de lépreux et, de ce jour, il fut leur père; leur mère, leur médecin, leur prêtre, vivant leur vie, se nourrissant comme eux.

Il arrivait ainsi, au prix d'une économie héroïque, à entretenir 60 de ces malheureux, sans entamer son petit capital.

En 1913, grande joie! Le gouvernement chinois confie officiellement au Père le soin des lépreux. Il fournira l'habitation et une rente journalière de 5 sous par pensionnaire.

Le Père accepte d'enthousiasme.

On bâtit; et le 20 septembre 1913, la colonie fonctionne avec 700 lépreux.

Les hommes vivent sur une île, les femmes sur une autre; c'est à nos compatriotes que cette dernière est confiée.

Aujourd'hui l'île des lépreuses est tout à fait prospère. On y mène la vie régulière et paisible d'un petit couvent. L'odieuse maladie ne parvient pas à en chasser toute joie. Les habitantes sont distribuées en plusieurs sections, afin de faciliter l'ordre dans le travail. Les corvées de propreté, de lavage s'organisent aisément; et vous devinez ce que peuvent être de pareilles corvées. On les réserve aux bras valides. Les plus faibles rouissent, teillent ou filent le chanvre brut, acheté au marché; d'autres sont les couturières de la communauté; d'autres encore dévident les cocons et tissent la soie. Le travail cesse en général quand les doigts tombent.

Bref, à force d'ordre et d'entrain, malgré l'insignifiance de la rente — cinq sous par jour! — nos lépreuses vivent, modestement sans doute, mais toujours à l'abri de la misère noire.

Et le profit de Dieu, dans tous ces travaux est immense.

Jusqu'aujourd'hui, toutes les lépreuses, sauf quatre, ont reçu le baptême. De ces quatre, deux se sont suicidées; les deux autres furent victimes d'accidents, l'une d'elles avait le baptême de désir.

Et ne croyez pas que le baptême soit pour nos pensionnaires une simple formalité, ou une ruse égoïste; "Si je me fais baptiser, les soeurs me soigneront mieux." Ecoutez plutôt.

On surprit un jour une pensionnaire, ancienne fille de joie, à pleurer seule, derrière une des colonnes de la chapelle.

— Qu'as-tu? lui demande-t-on. Pourquoi pleures-tu ainsi?

— C'est répond-elle, que je voudrais bien le baptême. Mais puis-je songer à un pareil bienfait, moi, si corrompue? Que peut bien faire le bon Dieu avec moi?

On la rassure. On la baptise. Une horrible poussée de lèpre lui fit perdre depuis les extrémités des pieds et des mains. Pas un mot, pas un geste d'impatience ne lui est échappé: elle était chrétienne.

Une autre pauvre fille, d'une impudence inouïe lorsqu'elle vint à l'hospice, recueille maintenant et enterre les débris inutilisables et par trop souillés des bandages et des chiffons. D'elle-même, elle arrache les mauvaises herbes. Elle fait ces travaux pour la sainte Vierge, dit-elle, et y consacre ses journées.

La Révérende Mère Supérieure de Shek-Lung disait un jour: "Sauf les voeux, ma communauté, par une grande partie de ses membres, est un vrai couvent. On en pratique toutes les vertus."

L'horaire de la journée, sans être obligatoire, est celui d'un vrai couvent. Messe et communion quotidienne pour beaucoup; catéchisme tous les soirs. La visite au Saint-Sacrement est libre, mais les adoratrices ne manquent jamais. L'Office de la sainte Vierge est suivi par une trentaine de lépreuses.

Les corps, s'ils sont soulagés, ne guérissent guère; mais les âmes, qui étaient mortes, ressuscitent et ne meurent plus.

Ces pauvres âmes de lépreuses étaient encore plus malades que les corps! La corruption de la chair amène le plus souvent la dépravation de l'âme. Car, au ban de ses semblables, le lépreux n'est plus retenu par aucun scrupule. Il se fait mendiant, joueur, voleur; la lubricité et l'inconduite sont filles de la lèpre; certains lépreux sont de vrais satyres, mus les uns par l'instinct animal, les autres par dépit ou vengeance. Il n'est pas de crime qui les fasse reculer ou rougir.

Corrompues comme elles l'étaient, ces malheureuses femmes avaient horreur de l'asile, où les attendait la charité de nos soeurs, charité qu'elles ne pouvaient pas soupçonner, étant païennes.

Et c'est de ces âmes avilies que nos soeurs ont façonné des âmes foncièrement chrétiennes. Voilà leur oeuvre! Elle est digne de l'Eglise, digne de Jésus.

Je pourrais parler de la pauvreté qui règne sur cet îlot, mais à quoi bon? Tout le monde comprend qu'avec 5 sous par personne et par jour il faut vivre très chichement, se priver de toutes les délicatesses qui adouciraient la souffrance, et viser à ne pas mourir de faim.

Nos compatriotes font là-bas une belle oeuvre, qui devant Dieu pèsera d'un gros poids en faveur de notre pays. Puissent-elles trouver des collaboratrices qui voudront en les aidant, s'assurer une part dans leurs mérites.

—*Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception.*

NOS SAINTS PATRONS

Décembre

29. Dimanche—Dim. dans l'octave. S. Thomas.
30. Lundi—S. Roger, évêque.
31. Mardi—S. Sylvestre, pape.

Feuilleton de la Liberté No 6

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

CHAPITRE VI

Et la vie se mit à couler comme un fleuve tranquille.

Ernest Morrain donnait ses leçons avec une ponctualité d'horloge. Il paraissait enchanté de son élève et de sa famille.

La réciprocité de sentiments n'avait d'abord pas été complète; le percepteur, homme grave, s'était montré choqué dès les premiers jours de certaines théories hasardées du jeune homme. Mais Ernest sentit vite qu'il allait trop loin. Il s'observa davantage, et peu à peu la tolérance s'établit.

Olivier s'étudiait à devenir de mieux en mieux l'homme de la situation, un ardent, mais correct champion de la pensée libre, quelque chose comme un aristocrate de la haine, les seuls qui arrivent.

Mme Bernard se tenait loin de tout ce qui divise, estimant qu'à un certain âge on a le droit de ne plus se battre, surtout pour des choses dont elle ne voyait pas bien la nécessité. Au lieu de crier son bonheur sur tous les chemins, comme les petits élèves de son fils, elle le savourait en silence dans le calme de la vie champêtre. Entre Olivier, son intérieur, son jardin, ses poules, les grandes perspectives de la forêt, elle passait littéralement d'une jouissance à une autre, et même on les sentait, à certaines heures, rayonner toutes ensemble comme des étoiles dans ses yeux de vieille.

Pourtant, à son coeur de mère il manquait une tranquillité encore. Elle avait hâte de voir enfin définitivement fixé par le mariage le sort de son fils.

Puisqu'il ne pouvait rester toujours seul, elle préférait que ce grand acte se passât de son vivant; sous le contrôle de son expérience, et de son affection.

Après, elle pourrait partir en paix!

C'était d'ailleurs aussi la préoccupation silencieuse d'Olivier.

Il avait son idée... Oh! très nette!...

Et cette idée se réalisait, dans ses heures de rêverie, sous la forme de la grande jeune fille blonde qu'il rencontrait parfois, au hasard de ses promenades, une boite de peinture sous le bras, un grand setter noir et feu aux talons.

La fréquentation du percepteur lui avait même permis d'obtenir, sans paraître les chercher, des précisions du plus haut intérêt pour le désir très cher qu'il caressait dans le secret de son coeur.

Elle s'appelle Adrienne, mais dans l'intimité on abrège son nom, et elle devient "Adda".

Elle a vingt ans, est institutrice au château, où elle fait l'éducation de deux fillettes. On ne lui donne que douze cents francs par an; les châtelains la regardent un peu comme de la famille, et multiplient les petits cadeaux qui, dit-on, entretiennent l'amitié.

Tous ces détails très sûrs, obtenus les uns après les autres avec une grande habileté, mirent secrètement Olivier en joie.

Car, enfin, son choix aurait pu s'arrêter sur la châtelaine elle-même!... Il aurait pu s'éprendre d'une impossible étoile!...

Mais ici, tout espoir lui est permis.

Elle a vingt ans, lui vingt-cinq.

Elle gagne douze cents francs dans une profession ne comportant aucune garantie d'avenir. Qu'y a-t-il de plus précaire que la situation d'une institutrice dans une foule de familles, même excellentes? Aujourd'hui, elle fait partie de cette famille; on ne voit, on ne juge que par elle, les petits enfants se pendent à son cou, et Madame l'associe à son autorité.

Mais vienne un déplacement, une maladie, un mariage... Qu'elle ne réussisse pas... ou même, parfois, qu'elle réussisse trop... Alors, tout peut s'écrouler en quelques jours... ou quelques heures... Elle n'a aucun droit, aucune retraite... C'est la chute du haut de l'échelle sociale dans cette misère correcte, où l'institutrice se sent plus pauvre, plus seule que la plus pauvre et la plus isolée des ouvrières, qui, elle, n'a dans l'esprit aucune comparaison, et dans le coeur aucun souvenir du paradis perdu.

Tandis que lui, Olivier, confortablement logé, gagne deux mille six cents francs pour commencer, et, avec la protection de son vénérable, les conférences de cet été, il arrivera facilement à trois mille. Puis, le lycée lui ouvrira ses portes, les occasions de parler se multiplieront, il sera recommandé aux personnages officiels, qui, chaque année, viennent villégiaturer à Fontainebleau...

Enfin, plus tard, ce sera le cap tranquillement mis vers la retraite certaine, en dehors de tous les changements politiques, même si la France avait l'impossible idée d'évoluer vers un gouvernement aristocratique.

Donc, rien de sérieux ne se dresse entre son rêve et lui.

S'il fait un bon mariage en épousant la femme qu'il aime, elle aussi n'aura pas à se plaindre de la destinée.

Et ce rêve est tellement proche de lui, qu'en étendant la main, il a comme l'impression de l'atteindre. Oui..., dans quelques mois, cette grande jeune fille, à laquelle il n'a jamais vraiment parlé, mais qui exerce sur lui une si étrange influence..., cette jeune fille peut devenir sienne!... Ses cheveux blonds, son sourire, sa beauté éclaireront la prose de la petite école...

Oui, un jour, il ira la prendre par la main dans son hautain château d'exil, et il lui dira:

— Vous êtes une étrangère ici!... Venez avec moi!... Mon nom sera votre nom, ma maison sera votre maison, et si notre verre n'est pas grand, du moins nous boirons dans notre verre!

Il l'amènera auprès de sa vieille maman:

— Si bonne que soit la vôtre Adda, elle ne peut pas être meilleure que la mienne! Re-deux affections... Recommen-commencez votre vie entre nos cez-la avec le calme de ceux qui marchent sans risque possible vers l'aisance et vers la liberté!

Et Olivier était heureux.

La nature semblait sourire à sa vision. La fin de l'automne était merveilleuse, et apportait au jeune homme des sensations d'une puissance qu'il ne soupçonnait pas; un souffle plus pur gonflait sa jeune poitrine, il avait besoin d'espace; il se sentait le frère des chênes de la forêt!

Un jour, ces frères, il voulut aller les voir à loisir, et en faire les confidents de ses chers espoirs.

Il prit sa mère en voiture; et, au pas d'un vieux cheval de la ferme, entre une double rangée de hauts platanes écorcés par l'arrière-raison, ils sortirent de Grez, la vieille main ridée dans la main jeune, où le sang toquait fort la chanson de la vie...

Et après une longue semaine de classes, ce fut une sensation délicieuse de respirer l'air des campagnes et les parfums des bois. Ils traversèrent d'abord la fameuse plaine qui exaltait jadis l'âme de Millet et de Rousseau. En cet après-midi, on avait l'impression de vivre leurs tableaux. Des boeufs tranquilles ruminaient au bord d'une mare; des bergers, tout petits dans l'immensité, émergeaient avec des poses antiques au milieu de la poussière d'argent soulevée par leurs troupeaux. De-ci, de-là, des laboureurs, dont on entendait les "hue" et les "dia" lointains, surveillaient le sillon tracé dans la terre grasse par leurs chevaux.

Un peu partout, des points brillants qui se nommaient Perthes, Barbizon, Macherin, Fleury... Saint-Martin... Courances... et, tout au bout de l'horizon, une ligne éclatante, quelque chose comme une apparition de glaciers... C'étaient les fameux sables d'Arbonne, poussière de roches antédiluviennes, qui étincelaient au soleil.

Puis ils entrèrent en forêt.

Et cette forêt, à cette époque de l'année surtout, était une splendeur, un palais aux frondaisons d'or et de pourpre soutenues par les fûts formidables des hêtres, des chênes et des charmes, qui surgissaient aux-mêmes de l'incendie des fougères, tantôt secoués, tordus, par la main rageuse des tempêtes, au milieu d'énormes rochers chavirés.

Au carrefour de l'Epine, Mme Bernard mit pied à terre sur cette tant jolie lande, où, jadis, avaient dansé les dames de la cour impériale. Au bras de son fils, elle gravit, à pas lents, le pittoresque sentier que surplombent les pierres dantesques du Cuvier Châtillon.

A chaque instant, ils s'arrêtaient émerveillés, tantôt dans la solitude d'un paysage, tantôt dans la sombreur d'un défilé, ou devant la trouée lointaine, faite, comme d'un coup d'épée, de la route nationale de Fontainebleau, se sentant tous deux si petits, au milieu de ce bouleversement des choses.

Appuyés, le fils et la mère, sur une roche étrange qui affecte la forme d'une bête de cauchemar, ils s'abîmaient en une contemplation silencieuse... Quand, tout à coup, au-dessous d'eux, monta, un peu vague et lointaine d'abord, puis plus précise, et enfin chaude et bien timbrée, une voix, celle d'un forestier probablement, qui chantait les vieux couplets d'André Theuriet, un amoureux lui aussi de la forêt.

Un par un, bien scandés, les vers de l'alerte chanson traversaient la voûte de verdure, et

REVEILLON DE GUERRE

(Où le lecteur verra qu'il ne faut jamais désespérer de se procurer un réveillon de Noël.)

C'était deux pauvres bougres, venus tous deux d'un même village des environs des Trois-Rivières, et enrôlés dans les tout premiers contingents. L'un, long, mince, efflanqué; l'autre, courtaud, replet, arrondi. Avec le temps, leurs noms étaient disparus, comme anéantis dans la tourmente de toutes choses qui, depuis lors, avait passé sur eux. Vous comprenez, tout ce chambardement, ce long voyage en mer, ces pays nouveaux; ces misères. Toutefois, comme il fallait bien distinguer autrement que par leur numéro matricule, le lieutenant de leur compagnie qui avait fait, durant la traversée, ses délices du "Petit Parisien" de Paul Féval, avait juste trouvé ce qu'il fallait. Evoquant les deux soudards qui nous tant fait rire dans ce roman célèbre, il avait nommé l'un Cocardasse, et l'autre Passepoil.

Les deux noms avaient fait fortune, et cela d'autant plus qu'ils semblaient faits sur mesure. "Cocardasse" rendait bien l'apparence bon enfant et quelque peu ahurie du plus gros, tandis que "Passepoil" donnait à merveille l'idée fluette et chafouine de l'autre.

Les deux bougres en question ne s'en fâchèrent point. Bien au contraire, quand on leur eut appris d'où ça venait, et comme quoi leurs deux parrains avaient autrefois porté l'épée, ils en conçurent une vraie fierté. Et lors donc, ils acceptaient d'être Cocardasse et Passepoil, puisque cela faisait plaisir au régiment. Au feu, on verrait bien qu'ils seraient aussi crânes que les autres.

Après un premier entrainement en Angleterre, le régiment où ils étaient, et qui se composait surtout de Canadiens-français, fut envoyé en France à la fin de l'automne de la seconde année de guerre. On se rappelle en quel sens avaient évolué alors les hostilités. Plus de ces grandes attaques de front, comme notamment à Saint-Julien, où nos gens avaient tant souffert, mais bien plutôt de simples combats d'avant-postes, de tranchées à tranchées, avec çà et là quelques hardis coups de main, de préférence aux petites heures du matin. Tout cela dans la pluie et la boue, sous un ciel de fin de monde, charriant des nuages presque jusqu'à terre, comme il sied en ces pays de Flandres, où il semble que le soleil ne se décide jamais à rire pour tout de bon.

Enfin on fut à l'hiver et aux approches de Noël. Comme si l'on pouvait appeler cela de l'hiver, ne cessaient de maugréer nos deux bougres, qui n'en revenaient pas de toujours voir cette noire boue épaisse et gluante, au lieu de la belle neige blanche de leur Canada d'outre-mer qui jamais autant qu'alors ne leur avait paru si loin et si beau. Deux années de suite, ils avaient fait "chantier" dans le haut de la Gatineau, et ce rappel du bon temps leur était un sujet de causeries interminables au retour des manoeuvres et des corvées, ou encore, quand, terrés dans leurs cantonnements, ils se préparaient à prendre un sommeil bien gagné.

"— J'ai ben peur qu'on revoie pas ça," disait Cocardasse.

"— Heu! Heu! ça se pourrait," répondait Passepoil.

"— Le coup de hache dans les arbres, ça sonnait-il clair, hein! Et comme ça vous entrait en plein au creux de l'estomac, cette bonne odeur de sapins."

"— Parlant d'odeur, te rappelles-tu les fèves au lard du 'cook,' le père Rivard. T'en lèches-tu pas les babines, dis donc, vieux, rien que d'en parler".

Des miaulements sinistres d'obus se faisaient de plus en plus distincts, tombant quelque part en ces "premières lignes" dont le régiment parlait toujours et dont on se rapprochait de plus en plus, à mesure qu'on se jugeait plus aguerri et qu'on se sentait plus prêt à donner un bon coup de collier. Et alors, en écoutant ces lugubres avertissements, Passepoil ne pouvait s'empêcher de remarquer:

"— P'tête ben qu'on a été des bougres de bêtas de nous fourrer dans tout ça. Non, mais vrai, ça va-t'i avoir des imites tout ce garouage."

Enfin, on y fut tout de même, à ces première lignes, un beau matin, trois ou quatre jours à peine avant la Noël. Et comme pour rendre l'événement encore plus intéressant pour le régiment, le bruit courut dans la journée qu'à la nuit suivante on allait sûrement monter "là-haut," c'est-à-dire sortir du trou des tranchées et marcher à l'ennemi, afin de le déloger d'un saillant qu'il fallait reprendre coûte que coûte. Toute la journée, le sergent Malette, un dur à cuire qui en avait vu de rudes depuis l'année d'avant, n'avait cessé de taquiner nos deux lurons à cet égard.

"— Vous verrez, on s'y fait vite. On s'imagine, comme ça, un tas de choses. Et puis, quand on y est, on pense pus à rien. D'ailleurs, n'est-ce pas, Cocardasse, on n'a qu'une mort à mourir; et il y a toujours ça de bon à dire, des boulets de canon que quand ça vous arrive en plein ventre on n'a tant seulement pas le temps de crier "couic".

A ces propos réconfortants, Cocardasse et Passepoil se contentaient de répondre par un haussement d'épaules qui pouvait à la rigueur vouloir dire: "Eh, va donc, bavard, t'es pas plus brave qu'un autre, et ce sont pas toujours les plus forts en gueule qui abattent le plus de besogne."

L'assaut se déclancha vers les trois heures du matin, par une nuit noire à peine piquée çà et là de rares étoiles. Le temps de le dire, le régiment fut debout sur le talus, et ce fut presque un délice que d'aspirer le grand air qui soufflait là-haut, au sortir des tranchées empuanties. Quelques ordres passèrent encore à voix basse, de rang en rang, et enfin les dernières recommandations faites, chacun s'élança à un bon pas, mais cependant pas trop rapide, car il s'agissait d'arriver bien en haleine à destination, pour l'enfilade à la baïonnette qui allait assurer la victoire.

Quelques instants se passèrent ainsi à aller de l'avant, chacun cherchant à éviter les trous d'obus creusés un peu partout par les rafales de mort balayant sans cesse la zone où l'on se trouvait, celle si bien dénommée "No Man's Land"; et l'on commençait à croire que ça pourrait peut-être continuer ainsi encore un bout de temps, quand soudain une fusée monta dans la nuit, baignant de lueurs blafardes les rangs qui s'avançaient, et tout aussitôt éclata la pétarade des mitrailleuses. Et alors les hommes commencèrent à être fauchés par grappes. Le sergent Malette n'avait eu que le temps de dire: "Ah! les maudits, v'là qu'ils nous ont vus" qu'il tombait courbé en deux, pour ne plus se relever. Et l'on allait, l'on allait toujours, les fusées montant maintenant en plein dans le ciel et jetant partout de longues trainées de feux multicolores. Cocardasse et Passepoil, se tenant les coudes, fonçaient bravement comme les autres, s'attendant à tout instant à recevoir eux aussi leur paquet. Nous disons "bravement" plutôt par acquis de conscience, car qui peut se flatter de ne pas avoir, en semblable occurrence, le coeur pris comme dans un étau; eux surtout, les deux pauvres bougres qui n'avaient encore rien vu de pareil et étaient loin d'être aguerris. Le lieutenant de leur compagnie avait beau ressasser: "Tenez bon, on va les avoir", ça ne leur mettait pas pour la peine de force au ventre, et ils auraient bien préféré, en ce moment-là, se voir au beau pays de Trois-Rivières.

Et puis ce fut aussi soudain qu'irraisonné. Un obus de gros calibre, de ceux dits "marmites", accourent en avalanche d'enfer, et, dans l'éclatement horrible du projectile, la pauvre chair à canon fut projetée en tous sens. Cocardasse et Passepoil, restés indemnes, en reçurent tout un éclaboussement de sang en pleine figure. Et alors, de se sentir aussi fouettés par ce jet d'épouvante, un même sentiment les saisit tous deux, et s'étreignant la main l'un de l'autre ils se laissèrent choir d'un même mouvement au fond du trou creusé par l'obus. Ah! bien oui, le régiment pouvait aller à tous les cinq cents diables. Ils en avaient assez, et ils n'avaient cure que de rester tapis au fond de leur trou, quitte s'il le fallait à laisser la terre les recouvrir pour effacer jusqu'au dernières traces de leur passage.

Et c'est ainsi qu'ils perçurent que le déchaînement de l'assaut se mourait peu à peu dans de derniers cris de rage et d'agonie. Cà et là, encore, quelques gémissements de blessés, venant de tous les coins du "No Man's Land." Et puis ce fut l'aube qui se décida enfin à venir, une aube livide et se trainant comme un suaire à la surface des choses, à travers des pans de brouillard chargés de pluie, de l'éternelle pluie de ces pays de fin de monde.

* * *

Passepoil se hissa jusqu'au bord du trou et risqua un oeil; mais ce qu'il vit lui fit bien vite rentrer la tête dans le cou. A quelque trois cents pieds à peine de son terrier n'avait-il pas cru vraiment apercevoir, derrière un épaulement de terrain, la tête d'un soldat allemand, facilement reconnaissable à son casque à pointe. Puis, portés par l'air frais du matin, des éclats de voix lui arrivèrent en une langue incompréhensible, aussi quelques coups de clairon scandant une sonnerie qui lui était étrangère. Evidemment, l'assaut n'avait pas réussi, et le régiment avait dû se replier. Ce qu'il venait de voir là-bas c'était la tranchée qu'ils avaient mission de prendre et qui restait toujours à l'ennemi. Eh! bien, mais, alors, qu'adviendrait-il de lui et de son copain, tous deux à ce point rapprochés de l'Allemand si détesté qu'il n'aurait, quand il le voudrait, qu'à détacher quelques hommes en reconnaissance pour les embrocher comme un couple de poulets. Ah! fichtre, non, leur sort n'était couleur de rose.

Ils tinrent conseil, et tout d'abord Cocardasse, dont la corpulence rappelait les choses de table et qu'il devait être gros mangeur, opina qu'il fallait d'abord casser une croûte. Vous pensez bien, ils étaient sur pied depuis déjà longtemps, et puis ce diable de petit air frais du matin leur avait mis au ventre l'un de ces creux... Il leur restait un peu de pain et de viande fumée qu'ils dévorèrent goulument jusqu'à la dernière miette. Ce dont ils souffraient le plus, c'était du manque d'eau, ayant perdu tous deux leur gourde en chemin. Mais Passepoil assura qu'il en aurait, sitôt la nuit venue, car près d'un mort à quelques pas du trou, il avait aperçu une gourde qui lui semblait pleine. Et puis, il devait y avoir un peu partout, aussi, des sacs pleins de mangeaille. Enfin, on ne creverait

(Suite à la page 5)

s'élançaient tout vibrants dans l'espace:

Rien n'est plus fier qu'un charbonnier
Qui se chauffe à sa braise.
Il est le maitre en son chantier
Où flambe sa fournaise.
Dans son palais d'or,
Avec son trésor,
Un roi n'est pas plus à l'aise!

Il a la forêt pour maison
Et le rossignol pour maitre.
Ses enfants poussent à foison
Sous le chêne et le hêtre.
Ils ont pour berceaux
L'herbe et les roseaux,
Et le sorrignol pour maitre.

Né dans les bois, il veut mourir
Dans sa forêt aimée.
Sur sa tombe on viendra couvrir
Un fourneau de ramée,
Le charbon cuira
Et son âme ira
Au ciel avec la fumée!

Quand la voix fut de nouveau redevenue très lointaine, la mère et le fils se regardèrent:

— Il a raison, ce gaillard-là!.. Un roi n'est pas plus à l'aise!...

— Surtout aujourd'hui!...

— ...La forêt pour maison!... Le ciel pour fenêtre!... J'ai tout cela, moi!...

— Il manque pourtant la femme et les enfants?... observa Mme Bernard avec un sourire malicieux.

— Ils viendront... et bientôt, j'espère!... Allons-nous plus loin, mère?...

— Oui, je peux monter encore un peu.

— Alors, tout de suite!... Car les jours sont courts...

Le paysage devient maintenant plus âpre, l'incendie a sévi par là... Les genévriers tendent, au-dessus des roches, des bras calcinés qui semblent avoir jadis éperdument appelé au secours. Il faut se baisser, s'aplatir, pour passer entre deux murailles de granit, bordées d'ifs qui se dressent, de place en place, comme des stèles funéraires.

Mme Bernard se sent bientôt fatiguée par ce sentier hérissé de racines qui rendent la marche pénible aux vieilles jambes. Arrivée à une sorte de grotte dite "Grotte aux Pavés", elle exprime le désir de s'y reposer un peu. Olivier se met à ses côtés, et avec sa canne commence à tracer machinalement des lignes sur la poussière de grès, quand un grognement sourd le fait soudain se dresser...

En forêt, ces bruits inquiètent toujours un peu.

Le jeune homme s'élance hors de la grotte, et aperçoit, assis gravement sur son arrière-train, au milieu du sentier, un setter noir et feu qui observe dans sa direction.

Olivier, rassuré, retourne déjà quand, tout à coup, une pensée surgit dans son esprit... Il le connait, ce chien-là?... C'est celui de l'institutrice du château! Il sait même son nom!...

— Djin!... cria-t-il.

Le chien dut reconnaitre aussi, car après avoir attentivement fixé le jeune homme, comprenant sans doute qu'on ne voulait aucune mal à sa jeune maitresse, il repartit bien tranquillement au milieu de la verdure.

Olivier le suivit, ne perdant pas des yeux son panache doré, qui flottait au-dessus des houx et des fougères mordues déjà par les premières gelées.

Il le vit peu à peu se diriger vers un point qu'il ne distingua pas tout d'abord, mais dont ensuite il ne put détacher les yeux...

C'était, au milieu des roches mauves, une sorte de tache grise qui se confondait avec elles.

Mais cette tache grise, il la connaissait encore.

Alors, au risque de faire aboyer le chien, et d'être pris en flagrant délit d'indiscrétion, il escalada un chaos d'arbres enchevêtrés, et, bientôt, distingua nettement une jeune fille, qui peignait à même sur le rocher.

Cela ne lui suffit pas.

Se dissimulant, grimpant sur d'innombrables pierres, il réussit à apercevoir quelque chose comme une tête de Vierge byzantine que couronnait une auréole d'or.

Longtemps, et durement, il fixe ce travail, dont une partie marquée par une roche avançante lui échappe encore.

A certain moments, il se penche presque dans le vide pour se documenter d'une façon plus totale.

C'est une Madone qu'elle peint là-bas, la petite?... Pourtant?... Mais non!... Plus de doute possible!... Le vent vient à son secours, et son souffle écarte, pendant quelques instants, le rideau vert des arbres.

... C'est une Sainte Vierge!...

La jeune fille, sans défiance, s'absorbe dans son travail. Olivier distingue sa longue blouse gris d'artiste, sa chevelure claire, défaite à plaisir, malgré le chapeau, par la brise du soir, sa boite de couleurs ouverte à ses pieds, et, sur la roche, un peu en retrait, la figure grave d'une Vierge qui semble pleurer, et dont le front est ceint d'un bandeau bleu...

Ainsi, celle qu'en son coeur il choisissait tout à l'heure pour fiancée... cette Adda passe une radieuse après-midi d'automne à mettre sur la beauté frustre d'un rocher une idiote peinture cléricale, devant laquelle des imbéciles viendront peut-être prier un jour et allumer des cierges!...

Et c'est son rêve cassé en deux d'un seul coup, comme la baguette qu'il tient là, dans ses deux mains crispées...

Il s'en revient pas à pas, tout songeur, par le sentier, cherchant à s'isoler le plus longtemps possible. C'est si bon, à l'heure de la souffrance, de rester bien seul, quand on ne peut pas souffrir à deux!

Mme Bernard, un peu inquiète, s'était avancée à sa rencontre, elle l'aperçut la première et fut frappée du changement de son visage.

Il s'était évidemment passé quelque chose!

Mais, en mère prudente, elle ne posa aucune question. D'ailleurs, pour ne pas laisser lire en lui-même, le jeune homme affectait maintenant d'être pressé, de vouloir redescendre vite vers le carrefour de l'Epine où la voiture les attendait. Il ne fallait pas s'attarder ici, car la fraicheur devenait dangereuse, sans compter les vipères, qui, au coucher du soleil, regagnaient leurs fourrés.

Olivier parla beaucoup pendant la première partie du retour, comme pour s'étourdir; mais, presque sans s'en apercevoir, il devint silencieux en arrivant dans la plaine.

Etait-ce le soir qui commençait à tomber, allongeant sur la route l'ombre des grands arbres?... Etait-ce la fatigue des impressions ressenties?... La déception d'un espoir désormais compromis?... Mais la figure d'Olivier parut tellement douloureuse dans la clarté crue du soleil prêt à disparaître de l'horizon, que sa mère ne put s'empêcher de murmurer:

— Mon pauvre Olivier!...

— Qu'y a-t-il?... s'écria le jeune homme, comme s'il se réveillait en sursaut.

Mais, ce soir-là, Mme Bernard ne voulut rien dire davantage.

CHAPITRE VII

Etrange impressio[illegible]abilité des nerfs modernes!...

Le lendemain, Oliv[illegible] fut très gai, et cela sans effort, parce que, tout simplement, il estimait n'avoir plus aucune raison sérieuse d'être triste.

Pas plus difficile que cela pour les pauvres êtres qui aiment!

Comme l'aurore aux doigts de rose met en fuite les ténèbres de la nuit, la réflexion du réveil chassait, les unes après les autres, dans l'esprit apaisé du jeune homme, tous les sombres pressentiments.

Quelle étrange nature que la sienne!...

Il s'emballait tout d'un coup sur une impression, broyait aussitôt un noir terrible, et s'apercevait seulement, quelques heures plus tard, qu'il venait de se rendre bien malheureux pour des enfantillages.

C'est ainsi qu'il avait souffert atrocement hier.

Pourquoi?...

Parce que cette jeune fille, qui ne le connait pas, et dont, théoriquement, il fait sa femme, peignait une Vierge!...

—Idiot!... Fou!... Stupide!... se disait-il, en corrigeant à grands coups de crayon rouge les cahiers de ses élèves.

Elle peint une Vierge?... Et puis après?... C'est son droit!... Tous les artistes peuvent faire une... dix... vingt Vierges, sans être des cléricaux et des bigots pour cela!..

Idiot!... Fou!... Stupide!...

Et même, en tant que jeune fille, il doit trouver tout naturel qu'elle ait choisi ce virginal sujet. Aurait-il préféré voir cette blonde enfant peindre sur ce roche un Hercule musculeux, un Bacchus ivre, une tranche de melon ou deux sous de fromage?

Idiot!... Fou!... Stupide!... Qui dira jamais assez à quel point on peut être bête quand on aime!...

Sans doute, d'autre part, elle va à l'église?... C'est indiscutable; il le sait; le percepteur l'a encore répété hier soir.

Et puis après?...

La pauvre, peut-elle ne pas y aller avec la profession d'esclave qu'elle exerce, les patrons qu'elle a, les petites filles qu'elle éduque?...

C'est le métier qui veut cela!.

Ils ne seraient pas longs, les châtelains, à la balancer pardessus bord, la petite Adda, si jamais elle s'avisait un jour de ne pas vouloir assister à la messe, ou conduire ses élèves au curé!

Donc, cette façade ne signifie rien!... Lui-même connait tel ami, instituteur en Bretagne, athée complet, qui assiste pieusement à messe et vêpres, et cela, par ordre de la préfecture, pour endormir les défiances et faciliter les transitions.

Idiot!... Fou!... Stupide!...

Pour se rendre compte au juste, et pour traiter sérieusement les choses sérieuses, il faudrait qu'il puisse, non pas seulement la voir, mais lui parler. Ce ne serait peut-être pas correct, mais sûrement très raisonnable.

(A suivre)

REVEILLON DE GUERRE

(Suite de la page 4)

toujours pas de faim, et c'était toujours autant de gagné.

Leur repas fini, une torpeur qu'ils ne purent secouer les saisit tous deux, et puis tout aussitôt un sommeil de brute vint les terrasser, ce sommeil dont parlent les soldats revenus du champ de bataille, et qui les fait tomber partout où ils se trouvent, dormant tout leur soûl, dans la boue ou la neige, près des canons qui tonnent, près des morts, il n'importe, pourvu qu'ils puissent dormir et oublier un instant leurs misères.

Ils se réveillèrent comme l'après-midi allait finir, la pensée plus claire et l'esprit plus averti. Tout d'abord, ils notèrent un point important. Personne ne les avait embrochés durant leur sommeil. Alors, c'est qu'on ne les avait pas encore découverts et qu'ils étaient tous deux bien vivants. Et puis, il y avait la nuit qui allait venir, la bonne nuit tutélaire et bien noire, à l'aide de laquelle ce serait bien le diable s'ils ne trouvaient pas quelque moyen de se dépêtrer de là.

Par cela, ils entendaient surtout regagner leurs lignes, en se traînant toute la nuit à plat ventre s'il le fallait. Mais une fois arrivés là, ils ne seraient peut-être pas plus avancés. Ils étaient tous deux sans blessures, et ils pourraient difficilement expliquer leur soudaine apparition, comme ça, au bout de vingt-quatre heures. Restait l'excuse d'alléguer avoir été faits prisonniers, et qu'ils avaient réussi à s'échapper. Mais il y avait gros à parier que ça ne prendrait pas, surtout avec le major du régiment, un petit homme tout feu et flamme qu'ils connaissaient bien et dont ils savaient la passion bien connue pour l'honneur du régiment. "Comment! deux flanchards de cette espèce, qui s'étaient laissé choir au fond d'un trop, par peur d'avancer comme les camarades. Ah! bien, qu'on me fusille ces deux drôles, et vitement!" C'était ça, pour sûr, qui dirait le major, et rien que d'y penser, ils en avaient tous deux d'avance la chair de poule.

Des sifflements de balles, sans cesse se faisaient entendre, disant assez qu'il ne ferait pas bon se promener là-haut, la nuit venue. Et toujours aussi, à certains intervalles, des mugissements monstres d'obus déchiraient les airs. Pourtant on était à la veille de Noël, et à se rappel des choses nos deux bougres revirent avec un redoublement d'intensité le cher pays natal, avec ses ripailles du Temps des Fêtes, et, dans leur village, les montagnes de mangeaille qui devaient s'étaler jusque dans les plus pauvres logis. Et dire qu'ils en étaient là tous deux à guetter un moment propice pour aller fouiller les morts, afin de trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Ah! malheur des malheurs! s'ils sortaient jamais vivants de cette boutique, ils devraient un fier cierge à la bonne Sainte-Anne de Beaupré.

Oui, mais en attendant il fallait aviser à sauver sa peau. Et c'est alors que Passepoil, qui d'habitude avait toujours de l'entregent à revendre, conçut un plan qui, sans être génial, avait du moins le mérite d'une grande originalité. Ayant risqué de nouveau un oeil au bord de son terrier, il avait noté qu'il ne devait y avoir là-bas, en ce bout de tranchée, que deux casques à pointe, sans doute appostés là en sentinelles avancées. Les autres devaient se trouver bien plus loin. Revenu à Cocardasse, il lui dit:

"— J'ai quasiment dans l'idée qu'on ferait p'tête pas mal d'essayer de nous rendre jusque là pour faire ces deux hommes prisonniers. T'en gafferas un et moi l'autre. On les mènera ensuite au major, et faudra ben alors qu'on nous croit quand on dira qu'on a été fait prisonniers, mais ces maudits-là avaient pas été assez fins pour nous garder, et qu'on s'était sauvé avec les deux gardiens qu'étaient là, pour avoir l'oeil sur nous autres. Vois-tu pas le major nous taper alors sur l'épaule et nous dire qu'on est des braves, et p'tête ben aussi nous faire sergents.

"— C'est p'tête pas une mauvaise idée", fit Cocardasse. "Mais, supposition que ça soit ces maudits-là qui nous gaffent, on serait ben avancés, hein?"

Avec des précautions infinies, sitôt la nuit venue, Passepoil se glissa hors du trou, pour les vivres et l'eau dont ils avaient grand besoin, et aussi si possible pour trouver de quoi s'armer. Près d'un corps, qui devait être celui du lieutenant de sa compagnie, il trouva en tâtonnant un gros revolver d'ordonnance, et aussi quelques munitions, puis un peu plus loin un sac à moitié plein de grenades, dont il se saisit avidement. Avec ça on pouvait aller loin. A son grand désappointement, cependant, il ne put découvrir que quelques bribes de vivres et à peine la moitié d'une gourde d'eau.

Il pouvait être sept heures quand, après s'être restauré tant bien que mal l'estomac, et s'être partagé leurs moyens de défense, nos deux lurons se mirent en route pour leur dangereuse expédition. Ils avaient laissé là leurs fusils qui ne pourraient que les embarrasser, Passepoil ne gardant que le revolver et Cocardasse les grenades. De cette façon ils auraient la liberté de leurs mouvements, et au moment voulu pourraient foncer bien plus sûrement sur les deux casques à pointe qu'ils visaient. Piquant droit sur la tranchée qu'ils voulaient atteindre, ils se traînèrent à genoux l'espace de quelque deux cents pieds, puis restèrent ensuite un bon moment l'oreille collée au sol, cherchant à s'orienter par les quelques bruits qu'ils pourraient percevoir. Ils n'entendirent rien, et alors ils rampèrent, cette fois à plat ventre, encore une cinquantaine de pieds. Comme obéissant à un accord tacite, en cette veillée de Noël, les échanges de balles et d'obus de tantôt venaient de se taire, et un lourd silence planait maintenant sur la morne plaine. Ils allaient se décider à faire encore quelques pas quand une fusée, qui montait du fin bout de l'horizon, les fit s'aplatir et rester immobiles comme des cadavres. La lueur, planant de loin, était très faible, mais avait suffi cependant à les convaincre qu'ils devaient s'être trompés de direction, car ce qu'ils avaient devant eux, à le toucher presque du doigt, bien loin d'être l'objectif visé, était un canal étroit et coulant entre deux murailles de pierre, ainsi que d'habitude en ce pays des Flandres. De tranchée ennemie, pas le moindre indice. Ils rebroussèrent chemin, dans l'espoir de retrouver d'où ils étaient partis, ce qui n'eut pour effet que de les emmêler davantage. Un moment donné, un chant triste et grave s'éleva de quelque part devant eux, et ils s'en éloignèrent instinctivement comme d'une chose qui ne leur semblait pas assez catholique. Des moments, qui devaient être de longues heures, se passèrent ainsi à errer de çi de là. A coup sûr, ils ne devaient que tourner sur place, comme des écureuils. Ils retrouvèrent cependant la berge du canal, et la suivirent un bon bout; puis enfin, exténués, n'en pouvant plus, ils s'affalèrent tous deux de leur long, en se chuchotant l'un l'autre dans l'oreille qu'il pourrait advenir d'eux tout ce qu'on voudrait, mais qu'ils en avaient assez et qu'ils n'iraient pas plus loin.

Au jugé, il pouvait alors être minuit. Une pluie fine et froide commença de tomber, accentuant encore la détresse de nos deux bougres, et rendant encore plus vive la faim qui leur tenaillait les entrailles.

Et c'est ici que se place le fait notoire où nous voulons en venir, et qui marque l'apogée de cette fantastique et pourtant très véridique histoire.

Cocardasse, le nez fiché en terre, était en train de penser qu'il mangerait bien en ce moment un morceau de la bonne tourtière chaude de "chez nous", pour son réveillon de Noël, quand soudain un fumet, vrai fumet de rêve, lui entra en plein dans les narines. Comme tous les gros mangeurs, Cocardasse pouvait avoir la pensée paresseuse, mais il avait l'odorat poussé à un degré très aigu, et ce qui lui caressait en ce moment les narines, c'était ni plus ni moins qu'une odeur d'excellent rôti, comme qui dirait par exemple celle d'une belle oie bien en chair et bien ruisselante, flambant devant un bon feu. Non, voyons, pouvait-il avoir la berlue à ce point-là. Et, pour comble, cela paraissait fuser du sol même où il se trouvait, c'est-à-dire de cet infernal "No Man's Land" où pour sûr les volailles rôties n'ont pas l'habitude de se promener, quand ce serait en une nuit de Noël.

Il se trémoussa, flaira encore un peu, se traita de grosse bête et enfin poussa Passepoil du coude:

"— Sens-tu queue'que chose de bon," demanda-t-il.

Et il lui expliqua qu'il y avait sûrement un fricot qui mijotait quelque part. Passepoil huma l'air et fut d'avis que son ami devait avoir un commencement de berlue très prononcée. Ce que voyant, Cocardasse se recoucha, résigné.

Quelques minutes se passèrent encore. Et soudain Cocardasse se redressa tout d'une pièce, étouffant à grand'peine un cri de surprise.

"— Sens-tu, vieux. Le diable m'emporte si on fait pas cuire du boudin à notre nez.

Cette fois, Passepoil opina qu'en effet il y avait une odeur de cuisine dans l'air. Cela venait d'un peu partout, et s'épandait autour d'eux en des relents qui se faisaient de plus en plus tenaces. Leur faim, déjà atroce, s'en aiguisa davantage, au point même que, pour un bout de boudin, ils pensèrent qu'ils iraient volontiers jusqu'à commettre un crime. S'étant traînés à quelques pieds, dans la direction d'où l'odeur paraissait le plus venir, ils s'aperçurent qu'ils avaient atteint le rebord d'une tranchée, dont le fond était faiblement éclairé d'une lueur rampant à fleur de sol. Cette tranchée leur paraissant déserte, ils s'y laissèrent glisser tous deux, et ils virent alors que la lueur provenait d'une sorte de quinquet, éclairant les premières marches d'un escalier pratiqué dans la paroi même sur laquelle ils étaient tout à l'heure. Comme il n'y avait plus à reculer, et comme d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, ils se sentaient prêts à assassiner le Kaiser en personne pour prendre leur part du réveillon, dont les relents leur arrivaient maintenant à pleines bouffées, ils s'engagèrent résolument dans l'escalier, après avoir assujetti bien en main l'un son revolver et l'autre ses grenades. L'escalier descendu, ils commencèrent à percevoir un bruit de voix et d'éclats de rire venant du fond d'un couloir; et comme ils s'avançaient davantage, ils allèrent presque se buter contre une porte, au bas de laquelle fusait une autre lueur, cette fois assez vive. S'étant assuré que cette porte n'était fermée qu'au loquet, Passepoil l'entrebâilla tout juste pour y fourrer son nez de fouine, et ce qu'il vit lui fit serrer davantage le revolver qu'il tenait en main. Bien en face, un officier allemand, qu'il jugea être d'un grade supérieur, tenait le haut bout d'une table, ayant à ses côtés deux autres officiers d'un grade à peine inférieur. Tous trois devisaient gaiement, devant un alignement de bouteilles en attendant leur souper qui achevait de rôtir devant un grand feu et que surveillait un cuisinier armé d'une longue broche. Détail qu'il ne faut pas perdre de vue, et que nos lecteurs ont sans doute ici deviné déjà: le rôti n'était rien moins que l'oie même dont l'odeur était entrée, ce tantôt, dans le nez de Cocardasse, une oie gigantesque, s'il vous plaît, flanquée comme il convient en semblable circonstance de plusieurs bouts d'excellent boudin mijotant dans une purée de lentilles.

Un festin, quoi, et auquel il était impossible de résister. Une simple poussée de la porte, et nos deux faméliques faisaient irruption, apparaissant soudain aux yeux des officiers stupéfaits et médusés, avec leurs vêtements souillés de boue gluante et leur attirail de forbans, plutôt comme des diables surgis du fin fond de l'enfer que comme des êtres humains en chair et en os. Et lors donc, Cocardasse, énorme, truculent, la voix en bataille, et brandissant ses grenades, avait crié: "Y a-t-il quelqu'un, ici qui parle français?"

Et comme le cuisinier, s'avançant, disait qu'il connaissait le français, Cocardasse lui commanda de lâcher sa broche et de dire aux officiers qu'il leur enverrait une grenade au premier mouvement hostile qu'ils feraient. Peine inutile, du reste, ces officiers, avant de s'attabler et pour être plus à l'aise, s'étaient débarrassés de leurs armes, qui gisaient dans un coin, sur une chaise.

Cocardasse, continuant de faire le geste menaçant de lancer une grenade, ordonna en face au mur, les mains derrière suite aux trois officiers de faire re le dos, et Passepoil entra alors en scène à son tour. Après avoir remis son revolver à son copain, il s'empara des serviettes éparses sur la table, et courant aux officiers il leur nua fort dextrement les poignets, à l'aide d'un de ces bons noeuds genre "chantier" don on sait qu'on se briserait les doigts à tenter de les défaire.

"— Et vous savez," continuait à rugir Cocardasse, "pas de blague ou je vous envoie un pétard dont vous me direz des nouvelles."

Fichtre! non, les pauvres diables n'avaient garde de bouger, car ils savaient bien qu'un seul des dangereux explosifs dont Cocardasse les menaçait suffirait pour les réduire tous en aiguillettes.

Les trois officiers solidement liés, Passepoil reprit son revolver, et alors le cuisinier reçut l'ordre de remplit un plat de toutes ses victuailles, en donnant naturellement la place d'honneur à la fameuse oie. Quand tout fut prêt, Cocardasse donna ses dernières instructions:

"— Attention, les amis. Nous partons maintenant réveillonner en pays canadien, et vous allez venir avec nous autres pour nous tenir compagnie. C'est à deux pas, et ça ne vous fatiguera point. Le cuisinier prendra la tête avec son plat, et nous montrera le chemin, qu'il doit connaître mieux que nous. Ces trois messieurs viendront ensuite. Et alors, ça ira tout seul. Ah! bondance, j'oubliais. Il faudra bien recommander à vos gens, en partant, de nous laisser passer bien tranquilles, car alors vous savez ce qui vous attend... Allons, ouste! en route.

* * *

Nous laissons au lecteur à penser quelle surprise éprouvèrent, cette nuit-là les guetteurs des avant-postes canadiens, quand, comme ils s'apprêtaient à faire feu sur quelque chose qui bougeait et s'avançait au loin, ils s'entendirent héler par une voix qu'ils connaissaient bien, et qui était celle de Cocardasse leur criant: "Hé! là-bas, tirez pas, bondance! C'est des amis, et on amène des prisonniers."

La surprise se changea en stupéfaction, quand on vit l'étrange défilé qui surgissait des ombres de la nuit: le cuisinier portant l'oie providentielle, les trois officiers allemands si piteux en dépit de leurs beaux uniformes, et enfin nos deux héros, hideux, minables, pitoyables, ruisselants de boue fétide et gluante, mais si rayonnants tout de même et paraissant plus formidables que jamais sous leur accoutrement de capitaine Fracasse. On courut prévenir l'état-major, justement attablé, comme il convenait, en cette nuit de Noël, autour du réveillon. Mais, grands dieux! quel réveillon! Par suite d'un malentendu, on ne leur avait rien apporté à manger la veille. Aussi, en était-il résulté que l'état-major n'avait, cette nuit-là, que quelques pauvres petites boîtes de sardines, accompagnées d'un peu de fromage. Vous pensez, s'ils en faisaient un nez... Et on leur apportait, comme ça, tout à coup, une oie qui aurait fait danser d'aise Gargantua. Non, vous savez, il y a des joies qu'on ne peut décrire...

Présentations faites, il se trouva que l'officier allemand du grade le plus supérieur n'était rien autre que le feld-colonel Von der Popomme en personne, commandant de toute cette partie du secteur, et que les deux autres prisonniers ne le lui cédaient guère beaucoup en importance. Le petit major, l'oeil émérillonné par les promesses de bonne chère qui venaient de poindre ainsi à l'improviste, était allé à Cocardasse et à Passepoil, et leur tapant sur l'épaule leur avait dit: "Vous êtes des braves, vous autres, et on va vous faire sergents, dès demain."

Ce n'est pas tout. A quelques jours de là, le bruit commença à courir que nos deux héros avaient été recommandés pour la prochaine distribution de croix de guerre. Mais devaient-ils cette haute et suprême distinction à la capture du colonel Von der Popomme, ou à celle de la mirifique oie de Noël dont ils avaient si superbement fait cadeau, cette nuit-là, à leur état-major. C'est un point qui reste toujours obscur, et que nous recommandons, pour plus ample élucidation, aux historiens futurs de la Grande Guerre.

Sylva Clapin.

—Almanach Rolland.

Autour de la Ferme

On cultive mieux en Angleterre

Les femmes prennent part aux travaux des champs

Dans une étude qu'il a faite des récoltes de substances alimentaires en Angleterre, le Dr J. W. Robertson, déclare que les derniers rapports disponibles accusent l'augmentation suivante dans le nombre d'acres mis en culture pour les céréales et les pommes de terre de l'année 1918 sur l'année 1917:

Angleterre et pays de Galles	2,125,000
Ecosse	300,000
Irlande	1,500,000

De cette superficie en Angleterre et au pays de Galles, 750,000 acres ont été mis en culture de blé. Il mentionne le pouvoir légal d'après lequel les comités d'agriculteurs de comtés ont pu obliger les fermiers à améliorer leur système de culture et à employer des engrais chimiques lorsque la chose était nécessaire. On a enlevé des mains des fermiers environ 40,000 acres de terre dans le cas où ces fermiers ont négligé d'améliorer leur système de culture. On a ouvert un crédit aux fermiers qui ont augmenté leur nombre d'acres en culture dans des proportions considérables et on leur a fourni des facilités pour obtenir des chevaux; la main-d'oeuvre a été également fournie en la prenant chez les soldats, chez les femmes, chez les citoyens travaillant volontairement et chez les prisonniers de guerre. A un certain moment, près de 60,000 soldats avaient reçu la permission d'aller travailler sur des fermes, mais peu après les fermiers ont été très mécontents de l'appel sous les armes de 30,000 hommes additionnels venant des fermes. On a employé environ 8,000 prisonniers de guerre, et le Dr Robertson ajoute que ceux-ci ont travaillé volontairement et qu'ils ont bien travaillé. La ration qu'ils recevaient était de bonne qualité et la quantité en état suffisante pour le travail qui était accompli. Le Dr Robertson ajoute que chaque prisonnier allemand recevait régulièrement d'Allemagne deux paquets contenant de la nourriture, chaque mois.

Les femmes travaillent dans les champs

On calcule qu'environ 270,000 femmes ont pris part cette année aux travaux des champs en Angleterre. Quelques-unes de ces femmes conduisaient des tracteurs, pendant que d'autres faisaient du labourage avec des chevaux. La plus grande partie cependant s'occupaient de la laiterie. Environ 13,000 femmes travaillaient volontairement dans le département de la Production des Vivres. Le Dr Robertson fait remarquer qu'en dépit du fait qu'un grand nombre de femmes travaillaient sur les terres, le travail qui a été accompli était irréprochable sous tous les rapports. Il fait les plus grands éloges de l'excellence du travail qui a été accompli par les femmes et par les hommes qui donnaient leur service volontairement et il ajoute: "Il m'a semblé que le travail d'organisation chez les hommes et les femmes qui travaillaient volontairement était tellement bien conduit et dirigé, que les résultats obtenus ont dépassé toutes les espérances." Le travail a été surtout d'une excellence remarquable en ce qui concerne la culture des légumes. De fait, en ce qui concerne cette dernière culture, le volume de production en a été considérablement augmenté. Le résultat a été tellement satisfaisant que le sentiment général là-bas est en faveur de continuer l'augmentation dans la culture des légumes après la guerre.

La fixation des prix est illusoire

Le Dr Robertson fait remarquer que le fait d'avoir fixé des prix sur les récoltes de 1918, n'a pas semblé exercer d'influence sur la situation. Le prix fixé pour le blé de cette année et celui de l'année prochaine a été de $1.64 le minot. Lorsque le Dr Robertson a quitté l'Angleterre, on discutait la question d'augmenter le prix du blé jusqu'à $1.87 par minot et peut-être plus. En Angleterre, les subsides payés pour le pain à cause du fait que le pain se vendait à un prix au-dessous du prix coûtant l'an dernier, sont évalués à environ $190,000,000, bien que certaine autorité prétende que le chiffre atteindra $270,000,000.

Le pain est incertain en France

Au cours de son voyage en France, le Dr Robertson a été à même d'observer certains faits personnellement. Il rapporte que lors de son passage dans la zone de guerre, les vivres étaient en quantité suffisante et de bonne qualité. Il était impossible de trouver du pain blanc en dehors de cette zone. Le Dr Robertson ajoute: "Au moment de l'avance ou de la poussée allemande, on a dû nourrir les réfugiés à même les approvisionnements de l'armée. A cette époque et longtemps après, il existait une extrême rareté de farine de blé dans la plupart des villes et des villages de France. Parfois, dans certaines villes ou dans certains villages, il était absolument impossible de se procurer un seul pain. Depuis un an, la France s'est nourrie de pain en ayant une réserve d'une semaine seulement à la fois. L'organisation, l'administration et la distribution de la farine de blé devait se faire d'une façon parfaite afin de permettre que chacune puisse avoir sa part. Ceci n'empêche pas que parfois il ait été impossible de pourvoir à la fois à toute la population de la France, et dans un cas spécial, dans une ville ayant une population considérable, on a manqué de pain, pendant un mois tout entier."

La population civile d'abord

Dans un certain nombre de villes ou de villages, près des endroits où étaient stationnées les troupes américaines, et où l'approvisionnement de pain faisait presque complètement défaut, M. Hoover a décidé qu'il faudrait donner la préférence quant au tonnage dans les navires de transport de denrées, aux approvisionnements destinés aux populations civiles plutôt qu'à l'armée.

"Le rendement du blé en France pendant quatre années a été coparativement comme suit:

Année	Boisseaux
1913	324,464,000
1915	226,252,000
1917	149,333,000
1918	224,000,000

En Province

INWOOD

Nous avons la vive douleur d'enrégistrer la mort de Mme Charles Verscher. Cette brave mère de famille venait de donner naissance à son douzième enfant, lorsque le bon Maître lui a demandé un autre sacrifice ajouté à tant d'autres: celui de sa vie. M. le Curé, appelé à son chevet, put, malgré l'extrême faiblesse de la malade, entendre sa confession. Il la réconforta du Saint-Viatique, puis lui administra l'Extrême-Onction qu'il fit suivre de l'indulgence à l'article de la mort.

A peine une heure après, Mme Verscheur nous quittait pour aller recevoir la couronne de la mère mariée. Restent pour pleurer cette perte: son époux, M. Charles Verscheur, sa fille aînée, Soeur Sainte-Cécile, du Carmel de Saint-Boniface; ses fils Louis et Charles, et cinq enfants en bas âge; sa soeur, Mme Louis Cardon.

Que ces familles si chrétiennes et si dévouées à l'Eglise, acceptent les sympathies les plus vives de toute la paroisse d'Inwood. Par une coïncidence aussi étrange que pénible, les trois MM. Verscheur se trouvent privés de leurs épouses, décédées toutes trois dans la force de l'âge. C'est bien le cas de dire: Comme les desseins de Dieu sont impénétrables!

Un ami.

LORETTE

Nous sommes heureux d'offrir nos félicitations à M. Léon Marcoux, qui vient d'être élu préfet de la municipalité Taché par 50 voix de majorité.

Tatou.

LA SALLE

Mardi, le 17 courant, avait lieu l'élection pour la municipalité McDonald. Il n'y a eu lutte que dans un seul quartier, celui que M. J.-A. Cormier représente dignement depuis une dizaine d'années. Il est le seul Canadien-français à faire partie du conseil de cette municipalité. Il y a toujours représenté avec dignité et zèle nos intérêts. On se demande pourquoi on ne lui a pas accordé une élection par acclamation, comme ce fut le cas pour tous ses collègues. On chuchotte que nous sommes encore en présence d'un de ces regrettables cas de division entre les nôtres. Qu'importe, la lutte est close. M. J.-A. Cormier est de nouveau réélu. Sa majorité est de dix voix. Nos félicitations à notre dévoué conseiller.

MARIAPOLIS

Réponse à "Brise du Soir"

Permettez-moi de dire un mot en réponse à l'article de "Brise du Soir", de Saint-Alphonse. Evidemment du premier mot au dernier mot, cela sent le jaloux qui, ne pouvant faire autrement, a profité de l'hospitalité de la *Liberté* pour y déverser ses calomnies. Nous aimerions bien donner un conseil à ce personnage: qu'il s'informe avant d'écrire.

L'auteur de la chronique accuse son ennemi d'être partisan de Guillaume. Mais quoi! ne trouvez-vous pas que ce monsieur juge les autres d'après lui-même? Espérons qu'avec la nouvelle année nous verrons disparaître ces petits esprits, malheureusement trop nombreux chez les nôtres, et que la bienheureuse concorde se rétablira entre nous.

Carmen Sylva.

LES ELECTIONS EN ANGLETERRE

Elles se seraient faites d'une manière irrégulière. — Un enfant de quatre ans a enregistré son vote.

Londres, 18. — Les nouvelles des circonscriptions électorales détruisent les premières impressions quant à l'apathie de l'électorat. Un bon pourcentage du vote était recueilli samedi. Les candidats ouvriers réclamaient de toutes parts le succès. L'élection dans Leicester ouest est particulièrement importante. Les coalitionnistes et les libéraux se sont unis pour défaire Ramsay McDonald, qui a été répudié par ses anciens partisans de Leicester à cause de son attitude au sujet de la guerre. Son antagoniste, M. Green, se présente comme démocrate national. Il est le président de la ligue des ouvriers anglais.

En Ecosse, le succès des coalitionnistes signifierait la capture de la forteresse libérale par les unionistes qui forment la majorité de candidats coalitionistes écossais. Le jeu le plus important se joue dans la division Govals de Glasgow où il y a combat en règle entre M. Barnes, un membre distingué du cabinet de guerre et M. MacLean, un franc bolchévik, qui a purgé une sentence pour paroles séditieuses; il n'a été relâché que la veille de l'élection, par l'intervention personnelle de M. Barnes.

D'Irlande nous viennent des rapports de la victoire éclatante des Sinn Feins. On prédit que le parti nationaliste sera réduit à huit ou dix sièges en Ulster.

Listes incomplètes

Samedi, l'électorat anglais a expérimenté une journée de scrutin, mais les listes étaient mal préparées. Il y eut plusieurs dissentions aux bureaux de votation; des erreurs se sont glissées dans la liste électorale et bon nombre d'électeurs ont été défranchisés. De même, plusieurs personnes non qualifiées sont sur la liste. Un jeune enfant de quatre ans fut amené au bureau de votation et son vote fut enregistré.

Il n'y a pas d'enregistrement personnel, la charge en est confiée aux autorités; dans le passé cette charge incombait aux agents d'élection. La présente élection a mis de côté ces agents, ce qui met encore plus de confusion dans les listes.

En Canada, de telles anomalies soulèveraient des protestations, mais en Grande-Bretagne on envisage la situation d'une manière philosophique et on ne se montre pas révolté de plusieurs cas d'irrégularités publiés dans les journaux.

POUR LES CATHOLIQUES ANGLAIS DE SAINT-BONIFACE

A l'avenir, tous les dimanches, à neuf heures du matin, il y aura messe spéciale à la sacristie pour les paroissiens de langue anglaise. La première messe fut chantée dimanche. Il y avait une nombreuse assistance.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

MARDI, LE DECEMBRE

BLE

No. 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .79⅛
No 3 C. W.	.75⅝
Fourage, Extra No 1	.75⅝
Fourrage 1	.75⅛
Fourrage 2	.70⅝

ORGE

No 3 C. W.	$1.04⅛
No 4 C. W.	.99⅛
Fourrage	.87⅞
Rejeté	.85⅞

LIN

No 1 C. W., déchargé	$3.27
No 2 C. W.	3.23½
No 3 C. W.	3.02½
Rejeté	3.02½

SEIGLE

C. W.	$1.55

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$12.50 à $13.50
Bons	$11.00 à $12.00
"Feeders".—	
De choix	$8.75 à $9.00
Bons	$5.50 à $6.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.00 à $7.25
Ordinaires	$6.00 à $6.50
"Oxen".—	
Excellents	$7.00 à $8.00
Bons	$6.00 à $7.00
Ordinaires	$4.00 à $5.00
Vaches.—	
Excellentes	$8.50 à $9.00
Bonnes	$6.00 à $7.00
"Canners"	$4.00 à $5.00
Laitières et "Springers", Prix	$65.00 à $110.00
Taures.—	
Excellentes	$8.00 à $8.50
De choix, 'Stockers'	$6.00 à $7.00
Bonnes	$5.50 à $6.00
Cochons.—	
Choix	$18.00
Lourds	$13.00 à $13.50
Truies	$11.00 à $12.00
"Stags"	$7.00 à $8.50
Moutons.—	
Agneaux	$12.00 à $13.00
Moutons	$10.00 à $10.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais	$ .39
Beurre.—	
Crêmerie	$ .42
De ferme	.33
Viandes.—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon, Flanc	.42
Patates—	
Le boisseau	$ .75 à $ .80
Volailles—	
Poulet	$ .35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.50

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.42½
Five Roses. 2 sacs de 49 livres	5.48
Five Roses. 4 sacs de 24 livres	5.58
Purity. Sac de 98 livres	5.42½
Purity. 2 sacs de 49 livres	5.48
Purity. 4 sacs de 24 livres	5.58
Royal Household. Sac de 98 liv.	5.42½
Royal Household. 2 de 49 liv.	5.48
Royal Household. 4 de 24 liv.	5.58

Alimentation—

(Prix des meuneries)

Avoine. La tonne		$58.00
Seigle. Le sac		$5.50
	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé, Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26.00
"Timothy" No 2	$25.00
"Red Top" No 1	$24.00
"Red Top" No 2	$23.00
Upland No 2	$22.00
Midland No 2	$20.00
Paille	$ 8.00

LE BONHOMME NOEL

Aux jours d'Hérode, à environ deux mille pas de Bethléem, vivait un vieillard singulier. Il se nommait Iékonias, et sa bonne femme, Saïda. Leur petite maison, à toit en terrasse, était blanche et carrée. Sur la façade régnait une courette négligée, où se poudraient les poules dans le sable chaud et la broussaille. Une ligne irrégulière d'étables la fermait et offrait son habitacle, obscure et odorant, aux bêtes: un bourriquot, une dizaine de brebis, autant de chèvres et un chien. En nappe inégale, un plant d'oliviers enveloppait la ferme de son ombre avare; il en submergeait à demi les masses cubiques, crépies à la chaux, sous les flots de son maigre et pâle feuillage. Dans un coin, ce verger abritait quelques ruches dont les coupoles de terre battue bourdonnaient sans cesse, comme une cloche lointaine. De tronc en tronc, la vigne suspendait ses guirlandes sarmenteuses, tour à tour nues, habillées de verte dentelle, ou chargées de feuilles aussi vermeilles que le marbre purpurin des pilastres dans le Temple de Salomon; quand la main de l'automne commençait de ravager leur somptueuse parure, elles montraient des grappes luxuriantes, dignes de la Terre Promise, aux énormes grains d'ambre translucide ou de corail sombre et vineux. Sur le flanc d'une légère ondulation, le petit bien de Iékonias formait une oasis rafraîchissante aux regards, car cette vaste campagne était presque toute l'année fauve de blés mûrs, et cette fertilité jointe à sa mystérieuse destination de village natal du Christ, le pain des anges, devenu le pain des hommes, valait à la bourgade son nom de Bethléem ou ville du pain.

* * *

Iékonias avait d'abord été élevé dans une école de prophètes. Au coeur du solitaire Liban, sur le désertique Carmel, la tradition d'Elie et d'Elisée se perpétuait encore. De rudes prêtres y vivaient dans le jeûne, le sac et la cendre, et étaient encore visités par l'esprit de Dieu. Autour d'eux se groupaient des adolescents et des jeunes hommes, pieux et exaltés, à qui ils enseignaient à copier les Livres saints, à chanter les cantiques d'Israël, à toucher la lyre, la cithare ou le psaltérion, à faire retentir la trompette, le tympanon, la cymbale et le cistre, à sonder les Ecritures, et à monter vers Dieu par les âpres degrés d'un ascétisme farouche. Ces autres Samuels soutenaient de leur symphonie les accents de leurs maîtres, quand l'inspiration, comme un vent impétueux, fondait sur les serviteurs de la Parole et gonflait leur poitrine. Après des années de formation, plusieurs étaient eux-mêmes touchés du souffle redoutable; ils se dressaient soudain sur leur couche et éveillaient leur harpe dans la nuit; parfois ils descendaient vers le peuple élu, toujours infidèle, et, d'un gosier enflé, ils développaient en images brillantes et pathétiques les mystères de la justice et de la miséricorde, ou les secrets enfoncés dans les abîmes du futur.

Durant son long noviciat, Iékonias avait espéré que, lui aussi, le Seigneur le choisirait pour porter devant les hommes le Verbe pareil à un fouet ou à une caresse. Il était d'une brûlante piété; parfois il restait dix heures de suite à genoux, les mains étendues, le visage vers le ciel, les yeux clos et les paupières frémissantes. Mais il ne savait point maîtriser des sentiments extrêmes, et son ambition sainte était tout de même de l'ambition. Il dévorait les Ecritures avec rage, et laissait s'introduire une curiosité téméraire dans son acharnement à en pénétrer les ténèbres sacrées. Or, il est écrit que qui veut scruter la majesté de Dieu sera écrasé par sa gloire.

A vingt ans, las d'attendre la fureur divinatrice, il quitta le Carmel. On prétend qu'il alla faire un séjour à Alexandrie, ville d'Egypte, où les docteurs païens dispensaient la sublime et tâtonnante sagesse des Grecs. Puis il fit du négoce, eut des revers, et, tourmenté jusque dans le tourbillon des affaires par le besoin de solitude, il revint à Bethléem. Un frère, son métayer, lui gardait la maison paternelle, à quelque distance de la ville et un peu à l'écart de la route, qu'il avait par droit d'aînesse. Son humeur sauvage, sa piété, son savoir et son ardeur incessante à l'étude, qu'il mêlait aux travaux champêtres, l'eurent vite rendu fameux dans la contrée.

Il y avait à Bethléem une jeune fille de quatorze ans, Saïda. Son fier profil, avec un nez d'une courbe pure, aux fines ailes palpitantes, sa taille souple, sa démarche légère et vive, enchaînaient les regards. Fraîche et éclatante comme la rose, elle n'en était pas moins pure comme le lis, et simple comme la colombe; et elle captivait le coeur. Iékonias s'éprit follement de ses grands yeux de biche craintive. Il mit à l'aimer l'exaltation dont il était possédé souvent, quitte à tomber aussitôt dans des accablements sans proportion avec leur cause visible. Il l'épousa et la conduisit dans sa maison.

Deux et trois ans passèrent. Ils virent bien qu'ils n'auraient pas d'enfants. Iékonias en vieillissait à vue d'oeil; Saïda se sentit maudite de Dieu et des hommes. Elle ne se montra plus. Un marché avait lieu périodiquement à Bethléem. Les femmes des hameaux voisins s'y rendaient en troupes jaseuses. Elles chassaient devant elles leurs ânes, tout petits sous les grands couffins débordants de fromages et de fruits. D'autres paysannes portaient à la ville le miel roux et l'huile d'or; les jarres aux belles lignes formaient au-dessus de leur tête la réplique de leur col svelte et de leurs hanches harmonieuses. Saïda évitait leur compagnie. Quand elle était aux abords de la ferme, s'il passait un voyageur sur le chemin, vite elle rentrait. Elle vivait cachée dans le secret de sa demeure; elle pleurait et priait.

Iékonias lui avait d'abord témoigné une aigre rancune de leur malheur commun; puis, dans un de ces bouleversements du coeur qui lui étaient propres, il prit en pitié celle qui avait été sa si jolie et si suave petite agnelle. Il la consolait par mille attentions, et aussi par de pieux discours. Il lui lisait, en les scandant, les poèmes d'Isaïe et de Jérémie. Il lui chantait sur la lyre les psaumes de David. Par les exemples des prophètes lapidés, il lui montrait que l'opprobre devant les hommes ne l'est pas toujours devant Dieu. Aussi bien avait-il continué de se nourrir de la Bible; il la méditait sans cesse, raffinant jusque sur les moindres signes qui servent à en écrire le texte. Ses habitudes d'active songerie lui avaient donné un grand front que les ans avaient dépouillé, et sous lequel ses yeux, profonds et pleins de pensée, luisaient comme des lampes. Sa démarche voûtée, une large barbe et la dignité de son langage achevaient de lui composer la figure d'un docteur de la loi paysan.

Israël était plein de docteurs qui le mettaient dans une agitation continuelle. Selon les uns, les septante semaines d'années, prédites par Daniel comme l'intervalle après lequel devait naître le Messie, étaient à leur fin. D'autres faisaient valoir que le sceptre venait de sortir de Juda, et que c'était le signe donné par Jacob mourant. Certains disaient qu'Elie n'était pas encore revenu. Tous ergotaient sur le sens des oracles. Iékonias haussait les épaules devant ces controverses. Il était trop savant et subtil pour n'avoir point son opinion à lui, et c'était que les vulgaires interprétations des textes en méconnaissaient le sens profond, qu'il savait, mais se gardait bien de dire.

Là-dessus, Saïda qui touchait la cinquantaine, et chez qui de grandes rides signifiaient une vieillesse hâtive, se trouva grosse. D'abord ils n'y voulurent pas croire. Il fallut bien se rendre. Elle eut un petit garçon qu'on appela Mizraël. Qu'il fut aimé! Avec quels tendres élans elle couvrait de baisers à pleines lèvres la chair innocente de ce petit être, qui la relevait de sa honte, qui venait animer leur foyer désert et luire sur leur soir mélancolique! Chez Iékonias, au rebours de l'ordinaire, le sentiment paternel fut soudain et violent, comme est l'instinct maternel.

Dès qu'il put ouvrir les yeux, l'enfant fut remarquable par son avidité à se saisir de tout ce qui a vie et de tout ce qui brille. Sa menotte tirait violemment sur les anneaux d'or des oreilles de Saïda. Il la tendait, avec des vagissements de désir, vers les poulets et les colombes, quand pour picorer les miettes, ils faisaient dans la maison une incursion furtive et défiante. Lui refusait-on un gobelet de métal, ou lui retirait-on le chien que, de son berceau posé par terre, toute la journée, il tenait embrassé, c'étaient des cris aigus et interminables. A peine commençait-il de se traîner qu'il allait dans la cour; alors il entrait dans des émerveillements et des impatiences sans pareils. Il désignait impérieusement du doigt les belles corolles rouges ou blanches des lis et des cactus, les bêtes, les oiseaux. Bon gré, mal gré, on devait le porter auprès de l'âne et le soulever à la hauteur de ses longues oreilles, doublées de rude peluche, qu'il caressait avec le sourire du bonheur. Il lui fallait les papillons que diapre une poudre chatoyante de pierreries, fleurs étincelantes animées, légères et vagabondes, les lézards gris qu'il maniait, et dont la queue rompue continuait de frétiller entre ses doigts, les coccinelles, les stridentes cigales, les beaux coléoptères, scarabées de jaie, ou élégants carabes cuirassés d'or vert et mordoré. Un soir il vit s'illuminer le ciel: il poussa des cris incroyables vers les douces et lointaines fleurs de feu. Avec une ardeur plus vive et plus insatiable encore que les autres enfants, il voulait prendre possession de tout ce qui est splendide et mystérieusement animé dans l'immense univers. — Iékonias s'étonnait de ses frénétiques envies; et il s'en inquiétait, car il était de ceux qui lisent sous les apparences des choses et ont toujours les yeux sur l'avenir.

* * *

Une nuit de décembre, la maison, les étables, le feuillage des oliviers, les ruches, les champs, tout dormait. Saïda réveilla Iékonias: elle entendait dehors un bruit insolite. Il se leva, sortit, et, prêtant l'oreille, discerna qu'aux fermes les plus proches il y avait un étrange remue-ménage. D'ailleurs, du fond de la campagne s'en venaient vers Bethléem des torches qui semblaient mener une farandole et il crut entendre le son de pipeaux rythmant la danse. Il descendit jusqu'à la route, et bientôt vit, aux lueurs mobiles des flambeaux, une troupe de bergers qui venaient vers lui. Vraiment ils dansaient, et ils soufflaient dans des musettes. Devant leurs maîtres, des chevreaux et des agneaux cabrilaient, eux aussi, en mesure. Ils viraient, voltaient, virevoltaient, exécutaient dans un ordre très exact les figures les plus savantes; et ils mêlaient aux chalumeaux leurs rustiques sonnailles.

Iékonias interpella un de ces passants, qui lui dit: "Celui d'entre nous qui, à son tour de garde, veillait sur nos troupeaux, soudain nous appela. Alors nous entendîmes une musique qui pénétrait jusqu'au coeur. Le ciel était lumineux comme si une aurore s'était levée au zénith, au-dessus de nos têtes. Des anges flottaient dans une pluie de rayons. Ils montaient et descendaient. Leur robe était comme d'une flamme aux nuances mouvantes. Ils chantaient: *Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* L'un d'eux s'est abaissé vers nous, à la hauteur de la cime d'un arbre; nous avons pu voir son visage radieux de vierge; sa fine chevelure dorée était divisée en deux bandeaux, entre lesquels brûlait une grosse escarboucle. *Allez à Bethléem*, nous a-t-il dit, *et vous y trouverez le Messie qui vient de naître. Voici le signe qui vous servira: vous verrez l'enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche.* La vision s'est évanouie. Nous nous sommes mis en marche, pleins d'une allégresse sacrée; or, les plus beaux nouveau-nés de nos bercails nous ont précédés, d'eux-mêmes, en prenant part à notre joie. Nous allons donc voir Emmanuel."

— "Etrange! Etrange!" murmura Iékonias et il branlait la tête. Ce récit ne lui apportait aucune vérification de ses vues personnelles sur l'avènement du Sauveur. Il soupçonna là-dedans quelque sorcellerie et regagna sa maison, tandis que le pasteur attardé courait Bethléem.

"Eh bien?" dit Saïda. Pour reprendre son calme, car il n'était pas aussi ferme qu'il l'eût voulu dans son scepticisme, Iékonias ne répondit pas d'abord; il s'étendit sur sa couche. Alors il communiqua ce qu'il avait appris. Saïda en fut tout émue. "Ne vous semble-t-il pas, seigneur, dit-elle, que vous pourriez aller à Bethléem voir la suite de ces choses?" Il n'opposa qu'un sage silence à cet avis de femme. Mais, au bout d'un quart d'heure: "J'y vais", dit-il.

Comme il allait sortir, le petit Mizraël, qui avait alors dix-huit mois, se mit à pleurer en appelant son papa. Iékonias se pencha pour l'embrasser, comme il faisait avant de quitter la maison. L'enfant le saisit par le cou, et de toutes ses forces se cramponnait à lui. Iékonias le repoussa. Mais Mizraël fut pris de sanglots singuliers, qui ne ressemblaient nullement à des cris de colères, comme s'il avait le coeur très gros. Le père s'arrêta sur le seuil, et se retourna; le petit tendait vers lui des bras suppliants. Iékonias balançait s'il l'allait prendre, lorsque intervint Saïda: "Emportez-le, dit-elle; ces prodiges l'enchanteront."

— Il faut toujours que vous lui cédiez, riposta le chef de famille. Au fond, quoiqu'il sût bien que celui qui épargne la correction à son fils le pousse vers la géhenne, il était heureux, comme le sont si souvent les pères, de rejeter sur la faiblesse maternelle le tort de sa propre défaillance. Il emporta Mizraël.

Il n'avait pas fait cent pas que Saïda était près d'eux: "Vous n'avez pas assez couvert notre enfant; j'apporte pour lui cette cape." Et elle les accompagna, très joyeuse que Iékonias ne raillât point sa curiosité.

* * *

La nuit était à la fois tiède et fraîche, bleue, lactée et transparente, d'une limpidité et d'une douceur inexprimables. Dans le dôme infini de cristal, les larges étoiles de Judée palpitaient mystérieusement, autour du croissant clair qui voguait sur des écharpes de nuage vaporeuses et brillantes. Ses reflets riaient dans les campagnes. Les buissons avaient des ombres mauves et légères parmi les molles lueurs argentées qui baignaient l'étendue. L'oreille jouissait d'un magique silence qui rendait plus sonore une rumeur venant de Bethléem. Les gouffres d'en haut, fourmillant d'univers enflammés, avaient perdu quelque chose de leur aspect formidable qui fait frissonner les humains. La terre, ce bas monde, semblait bonne, comme rafraîchie et purifiée par une rosée miraculeuse; on l'eût dit pénétrée d'une surnaturelle et pacifique présence. Iékonias et Saïda allaient, sans mot dire, tout entiers à la suave majesté de cette heure unique. Mizraël, qui passait des bras de l'un aux bras de l'autre, regardait vers la ville avec une sorte d'extase.

Dans Bethléem, ils se mêlèrent à des paysans qui, traversant la bourgade, allaient voir le Messie. Aux maisons, l'on s'arrêta devant une étable, vaste, presque en ruine, vivement éclairée. Une centaine de personnes se pressaient devant la porte. Iékonias et Saïda eurent grand peine à se frayer passage. Enfin ils purent entrer.

Au fond de la masure, un nouveau-né emmaillotté de langes, était couché dans l'auge des bestiaux garnie de paille, sur un jupon plié. Une lueur singulière émanait de lui, douce aux yeux comme à la main un velours. Elle éclairait la mère, pauvre, mais belle comme une grande dame, à genoux, inclinée sur la crèche basse; elle rayonnait aussi sur le père, penché vers l'Enfant, le pied sur une botte de foin, le coude au genou et le menton dans sa main renversée. Derrière Jésus, Marie et Joseph, se tenaient un boeuf et un âne, qui les regardaient d'un air familier. Les bergers qu'avait vus Iékonias dansaient et sonnaient de la cornemuse devant la crèche, chacun tour, puis, prosternés, adoraient l'Enfant-Dieu. Ils faisaient avancer jusqu'à lui les jeunes bêtes de leurs troupeaux, pour les lui offrir. Marie se contentait de couper à chaque agneau deux ou trois touffes de laine dont elle faisait un tas sur un linge étendu par terre. L'assistance défilait peu à peu. La mère parfois prenait l'Enfant, écartait ses langes et donnait à baiser son petit pied rose.

Iékonias trouvait tout cela bizarre, et il hochait la tête avec un léger sourire content de soi qui signifiait: "Je l'avais bien dit." Lorsque leur tour fut venu, Saïda, qui n'était pas si savante, adora et présenta au bout de ses deux bras son petit garçon au mystérieux nouveau-né.

Ils allaient se retirer. Mais Mizraël, qui jusqu'alors s'était tenu sage et avait gentiment fait son hommage au petit Seigneur, commença de sauter et de se démener sur le bras maternel: il voulait retourner vers Jésus. Saïda en était toute honteuse. Marie en souriant lui fit signe de revenir, prit son nouveau-né et l'offrit à embrasser à Mizraël. Mais voil-t-il pas que celui-ci, de son geste de commandement, montra le boeuf et l'âne, exigeant de les caresser! Du coup Saïda ne savait où se mettre.

Alors, chose merveilleuse, de la petite main de l'Enfant-Jésus tomba une profusion d'objets de toute sorte. Chiens, chats, moutons, ânes, lions, tigres, éléphants, chevaux, girafes et singes, animaux de toute taille et de tout pays, en bois, en cuir, en étoffe, en métal, en carton peinturlurés, c'étaient les images de toutes les bêtes qui font la joie et l'admiration de l'enfance. Et des poupées, des diables, des soldats, des fleurs de papier ou de soie aux vives couleurs, et les bibelots les plus variés de verre et de métal! Humbles choses, mais qui donnent aux enfants l'illusion de posséder ce qui, dans le champ de leur regard, vit et luit, tout ce qui leur échappe et qu'ils convoitent, tout ce qui irrite en le satisfaisant leur besoin de dominer et de protéger. Misraël battait des mains; l'Enfant-Jésus essayait son premier sourire; Marie et Saïda échangeaient le regard d'intelligence de deux mères heureuses. La Vierge prit plusieurs joujoux, dont un âne et un boeuf, et en emplit les bras du petit garçon. Quant à Iékonias, à genoux, il adorait le Christ, les paupières humides.

* * *

Quelque temps après, en venant visiter le Messie comme ils faisaient souvent, Iékonias et Saïda trouvèrent l'accès de l'étable encombré par un magnifique convoi. Chevaux caparaçonnés, agitant sur leur frontail des panaches de pourpre et mâchant des mors d'argent au riche cliquetis, charriots pleins de bagages, éléphants qui balançaient sur leur dos des pavillons semblables à des tours en soie rose tendue sur des charpentes d'ivoire, dromadaires pliant sous des faix énormes de ballots, faisaient une file interminable dont la queue serpentait à perte de vue sur les méandres du chemin. Toute une Cour éblouissante de seigneurs emplissait la masure. Un vieillard chauve était prosterné devant l'Enfant-Dieu, que Marie assise tenait sur ses genoux; il avait un manteau rouge avec de larges ramages d'or, dont les plis abondants couvraient ses pieds; c'était un roi, car un page portait sur un coussin sa couronne. Derrière lui se tenaient deux autres rois. Le premier était jaune et avait des yeux minces, pareils à deux fentes lumineuses; il était coiffé d'un turban semblable à un potiron, sur le devant duquel frissonnait une aigrette soyeuse fixée par un cachet de rubis embrasé. L'autre roi était tout noir, et un large sourire tirait les bourrelets de sa bouche jusqu'à ses oreilles qu'allongeaient immensément de lourds joyaux. Des coffrets ciselés, des bijoux, des cassolettes et des vases fragiles aux émaux magnifiques faisaient un amas aux pieds de Marie; il y avait aussi des pyramides de fruits divers et étranges, et la Vierge frottait doucement les lèvres de l'Enfant-Jésus avec la pulpe parfumée d'une banane.

Un autre jour, Iékonias et Saïda trouvèrent l'étable déserte: l'Enfant, sa mère et Joseph étaient partis. La même semaine, une centurie de légionnaires passa, au pas cadencé, sur la route en contrebas de la ferme. Malgré la poussière qu'ils soulevaient, leurs casques brillaient au soleil parmi les lances; on distinguait leur profil dur et massif; la cuirasse leur élargissait terriblement le torse; le jupon de lanières, en cuir écaillé de métal, battait sur leurs jambes hâlées. Une poignée de soldats se détacha du groupe et vint vers la maison de Iékonias. "N'avez-vous pas un enfant?" dit leur chef, le glaive à la main. Déjà, aiguillonnée par le pressentiment maternel et serrant Mizraël dans ses bras, Saïda s'enfuyait. Le soldat empoigne l'enfant et et l'arrache. Il le jette à terre, et lui met le pied sur le cou. Saïda pousse un cri horrible. Elle s'élance sur cette brute, les ongles en avant. Un autre la saisit par les cheveux et lui enfonce son épée entre les épaules.

Iékonias mourut quelques mois plus tard: il avait perdu la raison.

* * *

Au Paradis, Mizraël se tient dans cette troupe innocente, prémices des martyrs, massacrés à Bethléem pour l'Enfant-Dieu; avec eux il mène une ronde; et il folâtre naïvement, autour de l'autel où l'Agneau, éternellement immolé, est couché sur le Livre aux sept sceaux rompus. Il joue sur les degrés avec la palme et la couronne. Mais Mizraël fait de fréquentes absences; il va sur terre mettre un nouveau-né dans les bras des jeunes mères en deuil qui ne se consolent pas d'avoir perdu leur tout petit, et se réveillent en sursaut, la nuit, croyant encore l'entendre crier dans son berceau, tout près de leur couche.

Iékonias ne quitte le ciel qu'une fois l'an, le soir du 24 décembre. C'est lui qui, une hotte sur le dos, vêtu d'une ample pelisse de marabout blanc, et sa grande barbe toute scintillante de givre, va, de cheminée en cheminée, distribuer des jouets dans les petits souliers et les petits sabots.

Eugène Langevin.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande 3 ou 4 verrats, propres au service, âgés de pas moins de 8 ou 9 mois, race "Poland-China". S'adresser en spécifiant l'âge, le poids approximatif et le prix, à *M. I. Villeneuve, Collège d'Agriculture, Winnipeg.*

A vendre. — Dindons, $5; poules, $3.50. Jeunes porcs, $5 chacun. Tous vieux de quatre semaines. S'adresser à *Mme David Langill, Giroux, Man.*

On demande une fille pour servir les tables à dîner. S'adresser: *Hôtel Frontenac, 161 Notre-Dame Est, Winnipeg.*

A vendre par suite du décès de W. Jacques, forgeron à Starbuck, Man. — Une boutique de forge avec maison, outillage complet de forgeron, 6 lots d'emplacement et garage de réparations d'automobiles. Travail assuré à l'année, brillante situation d'avenir. Starbuck, florissante paroisse française, est à 26 milles de Winnipeg. Conditions bonnes et faciles. S'adresser à son père, *M. Wilfrid Jacques, 25 rue Hamel, St-Boniface, Man.*

$1.10 *pour 50 sous.*—Franco. 8 beaux jeux. Echecs, Autheurs, Renard et Oies, Nine Mens, Prison Flirtation. Aussi 10 belles cartes postales. Tout pour 50 sous. *Allen Novelty, Saint-Zacharie, Québec.*

Désire acheter, de seconde main, un outillage de boutique de forge, pour fer et bois, ou fer seulement. Adressez: *Le Comptoir Agricole, Limité.*



AU SACRE-COEUR

Comme nous l'avions annoncé, voici les noms des gagnants et gagnantes de divers objets qui ont été raffés les 16 et 17 courant:

Mme T.-G. Langlois, rue Notre-Dame: Tonne de charbon et corde de bois, don de la Standard Supply and Fuel Co. Limited (J.-A. Aubert, gérant).

M. J.-E Beaudry, rue Alexandre: service de vaisselle, don de Mme I. Richer.

M. C. St-Germain, rue Hallet: portrait du R. P. Normandin, O.M.I.

Mme St-Aubin, rue Kate: assiette peinte à la main, son propre don.

Mlle Tremblay, rue Edmonton: nappe brodée, don des Révérendes Soeurs.

Mme L.-A. Delorme, rue Furby: belle poupée, don de Mme J.-M. Picard.

Mlle P. Perreault, Letellier: belle poupée, don de Mme P. Villeneuve.

M. C. St-Germain, rue Hallet: belle poupée, don de Mme Sala.

Mme Jos. Parent, Letellier: un canari, don de M. P. Villeneuve.

C'est aussi avec plaisir que nous publions les derniers dons reçus: Société Saint-Jean-Baptiste, $393; Mme Edmond Béliveau, $5; Dr L. Benoit, $5; M. G.-A. Rocan, $2; R. P. Lefebvre, O.M.I., $1; Académie Sainte-Marie: Vase peint à la main de grande valeur, toilette pour fillette et différents objets de fantaisie; Mme J.-M. Picard: poupée; Mlle Laurette Delorme: poupée et articles de toilette; Mme L.-A. Delorme: poupée et dessus d'oreillers; Mlle Marie-Louise Gingras: chapeaux pour poupées; Mme St-Aubin, rue Kate: assiette peinte à la main; La Compagnie Statuaire Daprato, de Montréal: statue du Sacré-Coeur; Mme J.-J. O'Connell: bol en verre taillé et nappe. Mme J. Flanagan: châle de fantaisie en laine; Mme Besse: divers objets pour la pêche; Mme Richard: empiècement de robe du nuit; Mlle Talbot: empiècement de robe de nuit; Mme Milord: dessus d'oreillers brodés.

Le beau chiffre de $2,015.98 suffit à lui seul pour prouver que cette vente a remporté un grand succès financier. C'est un succès magnifique qui a même dépassé les espérances de notre R. P. Normandin, O.M.I., selon qu'il l'a exprimé lui-même, dans les circonstances. Il remercie de nouveau bien sincèrement et cordialement les donateurs et donatrices et tous ceux et celles qui ont contribué à ce grand succès, et s'excuse si des noms ont été omis dans la publication, par cause du travail que les Dames Patronesses eurent à faire à la dernière heure.

Les Dames Patronesses désirent remercier spécialement la Société St-Jean-Baptiste pour la belle collecte faite l'an dernier et remercient aussi ceux qui ont prêté leur concours dans la décoration de la salle, spécialement M. Desrochers.

* * *

Funérailles de M. Eugène Gingras

Les funérailles de M. Eugène Gingras, décédé le 12 courant, à McDougall's Mills, Ont., à l'âge de 34 ans, eurent lieu mardi matin, le 17, à 9 h. 15, à l'église du Sacré-Coeur, au milieu d'un concours nombreux de parents et d'ami. Conduisaient le deuil: M. et Mme F. Gingras, le père et la mère du défunt, son frère Joseph et Mme Gingras; ses soeurs: Mmes Frank Savoie, Ernest Laliberté, Wilfrid Lamoureux et Mlle Marie-Louise Gongras.

Porteurs: MM. J.-M. Bessette, J. Savoie, Paul Savoie, et ses trois beaux-frères, MM. Frank Savoie, Ernest Laliberté et Wilfrid Lamoureux.

Le service fut chanté par le R. P. Plourde, O.M.I. A l'offertoire, la Rév. Soeur Anne-Elizabeth chanta, avec émotion, le Jésu Salvator Mundi, et la chorale était sous la direction de M. Poitras.

Au cimetière le R. P. Normandin, O.M.I., récita les prières des défunts.

Les paroissiens du Sacré-Coeur offrent à la famille Gingras leurs plus vives sympathies et sincères condoléances.

* * *

Remerciements

La famille Gingras remercie sincèrement les personnes qui ont bien voulu lui témoigner des marques de sympathie à l'occasion de la mort de leur fils, M. E. Gingras, soit par des offrandes de bouquets spirituels ou d'offrandes de messes, soit en assistant aux funérailles.

* * *

CONDOLEANCES

Extrait du livre des minutes de la Succursale No 152, de la Société des Artisans Canadiens-Français, Saint-Boniface. (Séance du 17 décembre 1918).

Il est résolu:

"Que la Succursale de Saint-Boniface, No 462, des Artisans Canadiens-Français, offre ses vives sympathies à la famille du regretté confrère Wilfrid Jacques, Jr, et qu'une grand'messe soit chantée pour le repos de son âme.

"Que copie de cette résolution soit communiquée à la presse française de cette province et à l'*Artisan.*"

Adopté.

(Signé) *Albert Kéroack,* Président.
J.-B.-O. Leclerc, Secrétaire.

* * *

Il est résolu:

"Que la Succursale Saint-Boniface, No 462, de la Société des Artisans Canadiens-Français, exprime ses condoléances aux membres suivants, qui ont eu à déplorer la mort d'un de leurs parents:

Chef de Police Léo Marcil, perte de sa mère; M. Jacques Mondor, perte de son père; Mme Azarie Poirier, perte de son époux; Mme C.-A. Lambert, perte de sa mère; Mme J.-L.-N. Taillefer, perte de son père; Mlle Laure Degagné, perte de son père; MM. S.-J. et J.-C. Dussault, perte de leur père; Mlle Germaine Michon, perte de sa soeur; Mme C.-F. DeGagné, perte de son beau-frère.

"Que copie de la présente résolution soit transmise aux familles, à la presse et à l'*Artisan.*"

Adopté.

(Signé) *Albert Kéroack,* Président.
J.-B.-O. Leclerc, Secrétaire.

SAINT-BONIFACE

LA BELGIQUE VEUT LA RESTITUTION DU TERRITOIRE QUI LUI A ETE VOLE

Elle demandera à la Conférence de la paix qu'on lui remette les provinces hollandaises, autrefois belges, aussi bien que les territoires annexés par l'Allemagne

Londres, 13. — La Belgique demande que la conférence de la paix soit dirigée, non seulement contre l'Allemagne, mais aussi contre la oHllande, selon le "Métropole", d'Anvers, qui publie un rapport du ministre belge des Affaires étrangères. Le ministre aurait dit:

"Evidemment, notre première demande à l'Allemagne sera celle de la restitution de tout ce qu'on nous a volé depuis cent ans. En autant que les rajustements territoriaux sont en jeu si vous lisez soigneusement entre les lignes de certains passages du dernier discours du trône se rapportant aux vieux traités, vous verrez qu'ils peuvent vous en apprendre autant que je peux le faire."

Les passages en question traitent spécialement du traité international de 1839 qui fixa les statuts de la Belgique. Ce traité enleva au royaume belge les principales parties de ses provinces de Leswig et du Luxembourg en même temps qu'il enrichit la Confédération allemande de plusieurs villes belges de la province de Liège comme St-Vith, Eupon, Malmady et Mont Joie Il fit aussi, semble-t-il, les Pays-Bas maîtres de la Basse Scheldt. La conséquence de cela fut que depuis le commencement de la guerre, Anvers a été privé de tous secours maritimes possibles contre ses envahisseurs. En déclarant que ce traité, qui fut un tort pour la Belgique et la ramena des proportions qu'elle avait en 1831 à celles de 1918, est maintenant lettre morte, le Roi donne une idée assez exacte de ce que seront les réclamations de la Belgique.

SAINT-BONIFACE

M. et Mme Maxime Dumais, de Saint-Boniface, ont eu la douleur de perdre leur fille, âgée de 17 ans, et leur fils, âgé de 10 ans, décédés respectivement le 2 et 16 décembre, à l'hôpital de Saint-Boniface, victimes de l'influenza. Le service aura lieu dans la semaine du 23 courant.